

University of Nebraska - Lincoln

DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln

Theses, Dissertations, Student Research: Modern
Languages and Literatures

Modern Languages and Literatures, Department of

11-2016

LA COLONISATION, L'IDENTITÉ ET L'AMBITION DANS DEUX ROMANS FRANCOPHONES

Abdulameer Waly

University of Nebraska-Lincoln, ameerwaly1@gmail.com

Follow this and additional works at: <http://digitalcommons.unl.edu/modlangdiss>



Part of the [African Languages and Societies Commons](#), and the [French and Francophone Literature Commons](#)

Waly, Abdulameer, "LA COLONISATION, L'IDENTITÉ ET L'AMBITION DANS DEUX ROMANS FRANCOPHONES" (2016).
Theses, Dissertations, Student Research: Modern Languages and Literatures. 35.
<http://digitalcommons.unl.edu/modlangdiss/35>

This Article is brought to you for free and open access by the Modern Languages and Literatures, Department of at DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln. It has been accepted for inclusion in Theses, Dissertations, Student Research: Modern Languages and Literatures by an authorized administrator of DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln.

LA COLONISATION, L'IDENTITÉ ET L'AMBITION
DANS DEUX ROMANS FRANCOPHONES

by

Abdulameer Kareem Waly

A THESIS

Presented to the Faculty of
The Graduate College at the University of Nebraska
In Partial Fulfillment of Requirements
For the Degree of Master of Arts

Major: Modern Languages and Literatures

Under the Supervision of Professor Jordan Stump

Lincoln, Nebraska

November, 2016

LA COLONISATION, L'IDENTITÉ ET L'AMBITION
DANS DEUX ROMANS FRANCOPHONES

Abdulameer Kareem Waly, M.A.

University of Nebraska, 2016

Advisor: Jordan Stump

Cette étude se focalise sur la crise d'identité dans deux textes africains, écrit en français, *Une vie de boy*, de Ferdinand Oyono, et *L'ex-père de la nation* d'Aminata Sow Fall. Les personnages principaux de ces deux romans se trouvent dans des situations compliquées à cause des traces laissés par l'époque coloniale. Ils se trouvent déchirés entre le désir de garder leurs modes de vie traditionnelles, et la nécessité de se modifier avec la nouvelle culture qui s'impose et change irrévocablement la vie de ces personnages. Ils n'arrivent pas à concilier leurs rêves, ou leurs ambitions, avec la réalité de leurs situations. Cette étude examine cette quête identitaire chez les personnages principaux des deux romans en posant plusieurs questions s'agissant de la manière de naviguer la transition entre la culture traditionnelle et les règles de la nouvelle société. Dans *Une vie de boy*, le personnage principal, Toundi, perd sa vie parce qu'il ne peut pas comprendre son rôle dans la nouvelle société. Dans *L'ex-père de la nation*, le personnage principal, le président d'un pays fictif sans nom, Madiama, échoue de guider son peuple faute de préparation et d'expérience pour un tel poste.

Mes deux questions principales sont comment le personnage noir trouve de difficulté de se présenter pendant la période coloniale ? Et comment le personnage noir en pouvoir se trouve incapable de présenter un bon exemple de la vraie démocratie après l'indépendance. Dans le premier chapitre, j'examine la vie de Toundi dans le quartier européen et les inquiétudes qu'il éprouve à cause de son travail comme le boy du commandant. Dans le deuxième chapitre, j'examine le texte de Sow Fall en posant la question de la crise du commandement chez Madiama et son gouvernement et la continuation de la présence coloniale dans les secteurs gouvernementaux malgré l'indépendance. L'objectif principal de cette étude est de comparer la manière dont les

deux auteurs traitent de cette question identitaire chez les personnages noirs pendant la période coloniale et après l'indépendance.

Introduction

La crise de l'identité touche ma vie personnelle à cause de l'histoire sanglante de mon pays Iraq et la malédiction du pétrole. Cette question est souvent un sujet capital pour mon peuple qui se trouve opprimé et victime des injustices. Dans l'éducation, par exemple, les étudiants Kurdes et Turkmènes, dans la ville de Kirkuk où je suis née et j'ai grandi, sont forcés de croire qu'ils sont Arabes et que l'histoire commence avec la naissance de l'Islam comme une identité ethnique et religieuse. De même, dans le domaine du travail, toutes les positions sensibles dans la province de Kirkuk sont réservées pour la minorité arabe, tandis que la majorité Kurde et Turkmène forme la classe basse de la société à cause de cette discrimination injuste par le gouvernement central de Bagdad pendant le temps de Saddam Hussein. En effet, la plupart de la population se trouve étranger dans son propre pays, en particulier les jeunes générations qui commencent à immigrer vers l'Europe et l'Ouest comme un refuge idéal au lieu de se sentir qu'ils appartiennent à leur pays et leur peuple. Il est nécessaire, donc, d'examiner la question de l'identité pendant le colonialisme parce que la question de l'identité représente le temps de la réformation du peuple colonisé selon la volonté et les besoins du colonialisme. Alors, le colonialisme est un moment important dans l'histoire de l'humanité, puisqu'elle donne l'occasion à plusieurs nations colonisées de voir la différence dans l'apparence, la langue et la culture avec les colonisateurs qui représentent les nations plus développées et puissantes. La colonisation française aux pays africains, en particulier me semble intéressante parce qu'elle présente d'une façon complexe et multitude deux civilisations différentes. Certainement, les colonisateurs européens en général et les Français en particulier ne sont pas en Afrique pour passer des vacances ou

de faire des travaux de charité. Ils sont en Afrique pour fortifier la présence de l'autorité coloniale et pour la question de la terre. Par exemple, le commissaire de la police, le régisseur de la prison et le commandant civil et militaire d'une province ou d'une région administrative sont en Afrique pour achever cette mission. Ainsi, il est nécessaire de trouver la réaction des personnages autochtones à la présence de l'homme blanc et sa civilisation en Afrique. Par exemple, comment est-ce que l'homme noir se voit pendant cette période et qu'est-ce que la présence de l'homme blanc change sa vie ? Comment peut-on décrire la relation entre la colonisation française et le peuple africain ? Autrement dit, comment est-ce qu'un homme africain se voit dans la présence d'un colonisateur européen ?

Sans doute, que ces questions semblent générales et vagues, il est nécessaire de présenter mes questions d'une manière plus simple et plus précise. La compréhension de l'identité est nécessaire pour que la vie continue et pour que l'individu sente appartenir à un groupe distingué par sa langue et sa culture. L'ambition, de l'autre côté, est les rêves et les volontaires qu'un individu cherche à réaliser pour mieux se sentir dans le groupe et pour mieux se présenter. Par exemple, pourquoi la question de l'identité est nécessaire pour Toundi (personnage principal du roman *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono) comme je le vois un exemple de l'homme noir pendant le colonialisme ? Et pourquoi le commandement semble une question difficile et dure pour Madiama (personnage principal de l'œuvre *L'ex-père de la nation* d'Aminata Sow Fall) que je le vois un exemple de l'homme noir au pouvoir après l'indépendance ?

Pour examiner ces questions, j'ai choisi deux textes francophones qui peuvent servir le but de cette recherche. Dans *Une vie de boy*, Oyono présente la vie d'un boy

pendant l'époque coloniale au Cameroun à travers les yeux du boy lui-même, Toundi. Un touriste camerounien trouve Toundi mort avec son journal en Guinée espagnole. Le journal de Toundi, qui est écrit en ewondo, raconte la vie de Toundi depuis son enfance dans le quartier indigène puis sa vie dans le quartier européen dans la ville de Dangan. Toundi abandonne ses parents et suit le Père Gilbert, qui le baptise et le donne le nom Josèphe et qui l'apprend à lire et à écrire. Après la mort du Père Gilbert, Toundi devient le boy du commandant. Dans la Résidence, Toundi est au service du commandant et de sa femme, Madame Decazy. La vie de Toundi devient plus compliquée après que le commandant trouve que sa femme le trompe avec le régisseur de prison. Le commandant montre son indignation envers Toundi, parce qu'il n'informe pas le commandant de l'existence de cette relation romantique. De plus, Madame la femme du commandant utilise Toundi comme un messager entre elle et son amant. La présence de Toundi devient intolérable par le commandant et sa femme dans la Résidence parce qu'il a trop vu, et on l'emprisonne. Après être blessé sévèrement pendant les interrogations en prison, Toundi est hospitalisé, d'où il s'échappe pour la Guinée espagnole.

Dans *L'ex-père de la nation*, Aminata Sow Fall nous présente l'histoire du premier président d'une nation innommée à travers les yeux du narrateur, Madiama. L'ancienne autorité choisit Madiama, auparavant infirmier, pour devenir président de son pays pendant une période transitionnelle. Madiama et son gouvernement se trouvent dans une situation difficile à cause d'une sécheresse qui cause une famine sérieuse. De plus, la corruption financière et administrative domine les secteurs du gouvernement qui fait les plans du gouvernement pour affronter la crise de la sécheresse inutile. Nafi, la fille aînée de Madiama meurt lors des manifestations publiques et des émeutes dans le château

présidentiel. D'abord Madiama était assez idéaliste, mais avec le temps il devient de plus en plus corrompu lui-même, en fait, il est démystifié. Ses idéaux se confrontent à la réalité difficile qu'est la transition d'un pays africain postcolonial. À la fin de la narration, Madiama se trouve en prison après un coup d'état par l'armée où il écrit son histoire pendant sa présidence.

Une vie de boy par Ferdinand Oyono est un bon exemple pour examiner la façon dont l'homme noir se voit pendant la colonisation française à la ville de Dangan au Cameroun, et pour examiner la façon dont la colonisation européenne fonctionne. Mais le plus important dans ce texte est la question de l'identité qui est une question difficile pour les personnages autochtones noirs. Le deuxième texte, *L'ex-père de la nation* par Aminata Sow Fall, est aussi un bon exemple pour la question de commandement par Madiama qui représente aussi l'homme noir en pouvoir. L'indépendance, par exemple, devient une réalité dans ce roman et le mot « nation » est utilisé pour décrire le peuple noir dans ce pays fictif. De plus, on voit la disparition des colonisateurs européens qui ont une présence incontournable dans *Une vie de boy*. Dans le pays fictif de *L'ex-père de la nation* les colonisateurs européens sont connus par l'ancienne autorité. Mais il est noté aussi par le lecteur que le pays a son premier président noir qui est dénommé aussi le « père de la nation ». Ainsi, les deux textes présentent des questions sur l'identité et de l'ambition pour les personnages noirs sous la présence directe du colonialisme, dans le premier texte, et indirecte, dans le deuxième texte. *Une vie de boy*, en particulier, montre les personnages noirs perdus et déchirés après la perte de leur passé à cause de la colonisation européenne. Par contre, dans *L'ex-père de la nation*, le personnage principal Madiama occupe une position puissante, puisqu'il est président du pays. D'ailleurs, les

deux personnages principaux, Toundi dans le premier texte, et Madiama dans *L'ex-père de la nation*, se trouvent dans une situation difficile à cause de la présence européenne directe ou indirecte. En effet, les deux textes sont de bons exemples du développement des personnages noirs qui éprouvent des changements radicaux dans leur attitude, leur culture et leur langue avec la présence européenne en Afrique. La situation de la femme africaine noire classifie elle aussi à cause de la présence européenne. Par exemple, Sophie et Kalisia, dans *Une vie de boy*, travaillent dans le quartier européen chez les colonisateurs comme boy ou femme de chambre. En revanche, les seules femmes noires dans *L'ex-père de la nation* font partie de la famille du président Madiama.

Pour étudier l'identité et l'ambition pendant la période coloniale directe et après l'indépendance chez les personnages noirs, je considère la question de deux points de vue, et en deux chapitres. Dans le premier chapitre, on regardera *Une vie de boy* en commençant avec un examen de la situation du quartier européen et du quartier indigène dans la ville de Dangan, pour ensuite considérer le changement que la société autochtone noire a vécu grâce à l'existence des établissements de la civilisation européenne, et puis la question principale qui est la crise de l'identité et de l'ambition chez Toundi et les autres personnages autochtones noirs.

Dans le deuxième chapitre, on abordera *L'ex-père de la nation* pour considérer la crise de commandement chez le peuple noir après l'indépendance et le départ du colonialisme. Le rôle que l'ancienne autorité joue dans l'établissement de la démocratie dans le pays émergent. De même, on examinera la façon dont l'ancienne autorité coloniale choisit Madiama pour devenir le premier président de son pays.

La question de l'identité est un sujet intéressant parce que c'est un élément efficace pour créer une harmonie entre l'individu et la société d'un côté, et pour offrir l'occasion à ses membres d'avoir des ambitions réalistes de l'autre côté. Une identité forte et solide peut présenter à la société des membres conscients des besoins de leur peuple. La société ou le peuple, par exemple, prépare l'atmosphère et les conditions pour avoir un individu conscient avec les talents de commandement d'un côté. L'individu ou le membre de la société ou le peuple, de l'autre côté, dédie et assigne son temps et ses efforts pour réaliser les buts et les ambitions de son peuple quand il arrive au pouvoir. Mon but de cette recherche est de faire un argument controversé de la période coloniale et de montrer la façon dont la nouvelle société fonctionne sous l'ordre de la supériorité du colonisateur européen. Les principes de base de la pensée postcoloniale sont mis en question dans cette recherche pour examiner les conditions et la situation de l'homme autochtone pendant ce temps-là, où les sources économiques et la terre africaine sont sous la domination du colonisateur blanc.

Enfin, j'espère que cette recherche donnera une examination de la crise identitaire à la question de la crise de l'identité chez Toundi qui perd sa vie parce que les Blancs pensent qu'il a trop vu. De l'autre côté, cette recherche peut aussi donner des explications de la crise du commandement dans *L'ex-père de la nation*, puisque Madiama ne réussit pas à suivre les règles de la vraie démocratie. Ainsi, dans la conclusion on met les efforts pour montrer comment les deux textes montrent d'une manière intégrale que les erreurs pendant le colonialisme, mènent à la dictature militaire au pouvoir postindépendance.

Chapitre I

La crise de l'identité et de l'ambition dans *Une vie de boy*

Les deux quartiers

Les effets de la colonisation française dans ce texte deviennent très évidents quand on examine les différences entre le quartier européen et le quartier indigène où la plupart des événements se déroulent. La première chose qui attire l'attention dans le quartier européen est les établissements et la structure de la civilisation. Par exemple, il y a la résidence où un commandant français et blanc, qui représente la plus haute autorité de la colonisation française dans la ville de Dangan, réside avec sa femme qui le rejoint plus tard. Il y a aussi d'autres personnages qui sont tous autochtones ou noirs, comme le boy du commandant, la femme de chambre, le cuisinier, et le garde qui sont là pour fournir des services au commandant et sa femme Madame Decazy. Il y a aussi la présence effrayante du commissariat de police et de la prison qui sont dirigés par les Blancs, car ils sont connus pour leur mauvaise réputation de torturer et de maltraiter les autochtones. De la même manière, on voit l'existence de l'hôpital, de l'école, et de la station agricole. Il y a aussi la présence religieuse et les prêtres chrétiens dans ce texte, où l'église devient un refuge pour les autochtones comme Toundi, le protagoniste. Les derniers et non les moindres, il y a des endroits de loisirs comme le Cercle européen et le théâtre Marigny qui sont de bons exemples de la présence européenne sur la terre africaine. Par contre, la souffrance domine la société autochtone dans le quartier indigène, puisque tout le monde habite dans des cases construites de boue, de bois, et de feuilles. L'ignorance, la maladie, et la pauvreté semblent dominer ce village où Toundi et ses parents habitent. La présence européenne dans ce quartier est limitée aux prêtres

chrétiens comme le Père Gilbert et Gosier-d'Oiseau, le commissaire de police, et ses hommes. Ce dernier fait des raids violents très souvent qui ciblent également les autochtones et leurs possessions dans leur quartier, tandis que les enfants autochtones suivent les missionnaires pour avoir la possibilité de gagner de petits cubes sucrés.

La relation entre les deux quartiers

Le quartier européen gagne son importance et son rôle dans la ville de Dangan à cause de la situation du quartier indigène qui n'a pas beaucoup à offrir à sa nouvelle génération, surtout parce que les parents et les vieux résistent à l'idée de changer après l'arrivée des Européens. Le meilleur exemple de ce cas est Toundi, qui abandonne ses parents et son village, et suit le Père Gilbert en souhaitant trouver l'amour paternel avec un missionnaire chrétien. Par exemple, le père de Toundi accuse son fils d'être une source de dérangement pour ses parents. De même, il accuse son fils d'être un fauteur de trouble, car Toundi a bagarré avec le fils du voisin à cause de cubes sucrés que Père Gilbert lance aux garçons autochtones. D'autre part, Toundi indique qu'il endure les frappes et les coups de son père patiemment pour qu'il ne devienne pas une source de ridicule d'autres garçons dans le quartier indigène : « Je ne pouvais pas crier car cela aurait pu amener les voisins et mes camarades m'auraient traité de fille, ce qui signifiait l'exclusion de notre groupe « Jeunes-qui-seront-bientôt-des-hommes ». (19). En conséquence, Toundi trouve son enfance troublante chez ses parents, car il a dû abandonner son enfance très tôt et agir comme un homme qui endure la torture et la misère sans crier. Cette façon dont la communauté autochtone adopte comme une manière de vivre est une méthode acceptable avant la colonisation européenne. Autrement dit, la société autochtone ne voit aucune difficulté de pratiquer sa religion païenne, sa propre culture et ses traditions avant l'arrivée de l'autre. À vrai dire, la demande de changer la société autochtone et son style de vivre vient de l'extérieure, parce qu'elle vient de la colonisation européenne de la société autochtone. La critique doit commencer de l'intérieure de la société où ses membres commencent à demander de

s'adopter aux changements ou de changer leurs attitudes et leurs regards envers les autres. Ironie du sort, le texte indique clairement que ce sont les Blancs qui forcent les autochtones à abandonner leur ancienne culture traditionnelle : « Ma race fut celle des mangeurs d'hommes. Depuis l'arrivée des Blancs nous avons compris que tous les autres hommes ne sont pas des animaux » (16). D'ailleurs, Toundi voit son bonheur dans la présence de l'autre, puisqu'il croit qu'il trouve la protection qui lui manque chez ses parents et qu'il indique clairement trouver chez le révérend père Gilbert : « Il me tapota amicalement l'épaule. Je me sentis protégé » (21). De plus, il ne cache pas sa joie extraordinaire de sortir de l'atmosphère de son village où il voit les valeurs et la culture de son peuple comme un obstacle devant ses ambitions modestes de vivre dans la ville et comme les Blancs : « J'allais connaître la ville et les Blancs, et vivre comme eux » (22). Il éprouve des problèmes avec son existence menacée dans le village, surtout son enfance perdue à cause de la longue tradition de la masculinité. En fait, le texte montre la volonté de Toundi de tuer son père comme une révolution contre cette culture de la masculinité qu'il ne supporte plus quand il voit les larmes de sa mère. En conséquence, il voit le refuge dans la ville et parmi les Blancs, où il peut vivre comme l'autre sans penser aux moyens : « Pour la première fois de ma vie, je pensai à tuer mon père » (21). Cette volonté de tuer son père résume aussi la situation de sa culture où il voit le chagrin et la tristesse de sa mère qui a les mains liées à cause de la domination absolue de son père. De toute façon, les parents de Toundi sont morts tragiquement après qu'il les abandonne et rejoint le Père Gilbert qui meurt aussi après quelque temps. Le premier pas de l'assimilation a lieu comme Toundi est baptisé et nommé Josèphe par le Père Gilbert avant sa mort, au moment où il commence à perdre son appartenance naturelle à son

village et son ancienne religion. Ce temps qu'il passe dans l'église est nécessaire pour devenir un bon chrétien, mais aussi pour être bien préparé à jouer son rôle projeté dans la nouvelle société. Asaah, dans "Un autre regard sur le pouvoir primordial : rapports pères-enfants dans *Une Vie de boy* de Ferdinand Oyono" indique que « Le passage de Toundi de la phallocratie traditionnelle à la tyrannie impériale occidentale se fait par la voie religieuse » (15). Asaah souligne l'importance de l'influence religieuse dans la vie de Toundi. Je suggère que cette influence se manifeste dans deux directions parallèles.

D'abord, quand la voix religieuse chrétienne réussit à pénétrer l'inconscient des autochtones, elle commence à faire affaiblir la structure de la société autochtone, surtout quand le christianisme commence à attirer les autochtones jeunes plus que les vieux. La société autochtone commence à se diviser entre deux sortes de religion au lieu d'une seule, ce qui fait que la communication devient plus compliquée entre les fidèles de chaque religion. Une fausse protection domine l'autochtone qui se convertit à la nouvelle religion où il se sent protégé de la réalité, comme Toundi. En outre, la nouvelle religion pousse l'autochtone à se convertir, à rejeter les valeurs morales de sa société et à devenir plus curieux d'explorer les valeurs morales de la nouvelle société. Il commence à trouver la nouvelle religion plus fascinante que la religion de ses parents sans penser aux conséquences dangereuses de cet acte. D'ailleurs, la nouvelle religion joue un rôle puissant pour changer la mentalité de l'autochtone converti. L'homme autochtone libre dans son pays devient un homme fidèle obéissant en subissant la torture par les colonisateurs pour suivre la gloire de l'autre vie. L'autorité coloniale profite de ce phénomène de plusieurs façons, car cela incite l'esprit de la soumission à dominer l'esprit de la résistance. De plus, il fournit la main-d'œuvre pas chère pour la colonisation ou le

travail forcé selon la nécessité ou le besoin. Ensuite, il crée une sorte de croyance que l'existence du colonisateur est importante pour les protéger de leurs anciennes croyances. Le processus d'assimilation devient moins compliqué comme les autochtones convertis se trouvent dépendants de la présence des européens pour assurer leur existence au milieu de leur environnement hostile.

La structure de la société du quartier européen n'est pas très compliquée, comme les Blancs sont les colonisateurs et les maîtres, tandis que les autochtones occupent les positions désignées par le patron blanc en échange de rien ou très peu d'argent. Par exemple, Toundi indique qu'il ne gagne pas d'argent quand il réside avec le Père Gilbert à la Mission Catholique Saint- Pierre de Dangan : « Je ne gagne pas d'argent. De temps en temps, le prêtre me fait cadeau d'une vieille chemise ou d'un vieux pantalon. » (24). Par ailleurs, quand Madame Decazy conseille Toundi de penser sérieusement à établir une famille, Toundi prétend qu'il ne fait pas assez d'argent pour avoir une bonne vie pour sa famille et ses enfants : « -Peut-être, Madame, mais ni ma femme ni mes enfants ne pourrions jamais manger ni s'habiller comme Madame ou comme les petits Blancs... ». (88). Gloria Nneka Ezike, dans "Une étude thématique d'*Une vie de boy* de Ferdinand Oyono", remarque que « Dans la société coloniale, les Noirs occupent les positions les plus basses de la hiérarchie sociale » (29). Elle continue en montrant spécifiquement la classe basse des autochtones, car ils travaillent dans le service des maîtres blancs : « Ils sont les boys, cuisiniers, blanchisseurs, gardes... » (29). Il me semble que cette remarque n'est pas l'envers de la vérité totale au moins dans ce texte, car le texte donne aussi des allusions aux autres métiers. Par exemple l'existence des personnages autochtones dans quelques métiers sensibles comme le médecin et l'infirmier autochtone dans l'hôpital,

montre aussi les autres métiers que les autochtones occupent à Dangan. Autrement dit, la majorité des autochtones font partie de la classe basse, mais il y a aussi des exceptions où on voit un autochtone comme le médecin pendant la période coloniale. Ce point-ci me semble intéressant puisqu'il donne quelques informations sur la manière dont le système d'éducation fonctionne à Dangan pendant la période coloniale. Le texte montre l'existence d'une seule école dans le quartier européen. Il montre aussi l'existence des élèves autochtones dans cette école, à côté des étudiants européens. Mais en réalité, on ne connaît pas la façon dont l'école accepte un élève autochtone dans ses classes, car il est évident que l'éducation à Dangan n'est pas possible pour tout le monde. De plus, le texte montre clairement que les personnages principaux dans ce texte comme Toundi, Sophie, et Baklu ne reçoivent pas d'éducation dans cette école. En conséquence, on peut supposer que pour recevoir une éducation académique, un autochtone de la ville de Dangan doit voyager à une autre ville où un système académique existe. Cela nous montre que l'éducation est un privilège disponible à seulement certaines familles autochtones, probablement les fils des chefs des tribus à cette époque-là.

À présent, il devient nécessaire de poser la question des moyens que le texte propose pour qu'un autochtone devienne un personnage important dans la nouvelle société. Il est évident que le texte présente une image sombre de l'égalité des chances, comme s'il était presque impossible pour un autochtone ambitieux d'arriver à son but honnêtement. Par exemple, le texte présente trois niveaux de personnages autochtones qui cherchent à changer leurs situations de manières différentes. Au premier niveau, on rencontre Toundi, Sophie, Mekongo, et le médecin autochtone à l'hôpital. Toundi, comme déjà mentionné, indique clairement qu'il veut vivre parmi les Blancs et comme

eux. Donc, il voit en son travail comme le boy du commandant une bonne position pour arriver à son but honnêtement : « Je serai le boy du chef des Blancs : le chien du roi est le roi des chiens » (32). Mais en réalité, son travail n'intercède pas pour lui auprès des Blancs comme il le souhaite, à cause de la sensibilité de la position qu'il occupe comme gardien de secrets des événements dans la Résidence. De plus, il montre clairement qu'il ne gagne pas assez d'argent pour établir une famille et avoir des enfants comme il rêve. Donc, il est conscient de sa situation où sa dignité devient fragile avec l'augmentation de l'accélération de la tentation. Par exemple, la femme du commandant utilise Toundi comme messenger entre elle et son amant M. Moreau, le régisseur de la prison. Sophie, la « cuisinière-boy » de l'ingénieur agricole, par contre, semble plus consciente de sa situation et du meilleur moyen pour être riche comme elle rêve : « - Alors quoi ? J'attends... j'attends l'occasion... et Sophie ira en Guinée espagnole... » (42).

Ceci implique que Toundi voit son travail de boy comme une destination finale dont sa présence indésirable ne lui fait pas peur : « je n'ai pas encore trouvé l'occasion de m'enrichir » (42). Par contre, Sophie voit son travail comme boy et maîtresse de l'ingénieur agricole comme une station temporaire dont elle, peut-être, devient riche illégitimement. Pourquoi est-ce que Sophie réussit à réaliser son projet et non pas Toundi ? À vrai dire, Sophie profite de l'occasion et vole l'argent de son patron et fuit en Guinée espagnole où elle peut être une autre personne. En revanche, Toundi voit quelques événements uniques et quelques développements nécessaires comme un bonheur absolu. Par exemple, il décrit le temps qu'il passe avec le Père Gilbert comme des moments de gloire, où il commence à lire et à écrire. De plus, il présente le Père Gilbert comme son « bienfaiteur » qui lui donne l'occasion d'être son boy ou comme il

dit « son chef d'œuvre » (24). Il reçoit son nouveau travail comme boy du commandant comme un avenir plein d'espoir et d'ambition : « C'est une nouvelle vie qui commence pour moi » (32). Enfin, il donne au moment où il serre la main avec la femme du commandant une distinction remarquable, car il le décrit comme un moment de bonheur absolu, puisqu'il tombe amoureux avec la beauté extraordinaire de Mme Decazy : « Mon bonheur n'a pas de jour, mon bonheur n'a pas de nuit » (74). En conséquence, Toundi réussit à réaliser son but partiellement comme il commence à vivre parmi les Blancs, et il apprend à lire et à écrire, mais il échoue radicalement à vivre comme eux. De la même manière, le médecin autochtone, qui apparaît à la fin du texte, montre un bon exemple d'un autochtone bien éduqué, comme il occupe une position bien respectée par la société moderne. Bien qu'il soit un bon médecin, comme il travaille durement à aider les autochtones, il montre aussi les signes d'insatisfaction quand il se plaint que son pouvoir est limité comme il a des accès limités aux départements de l'hôpital :

« Malheureusement, ce n'est pas moi qui ai les clés de la salle où se trouve l'appareil. Et le médecin chef n'est pas là... » (180). Dans l'histoire de Mekongo, un ancien combattant autochtone dans l'armée française, on voit un autre exemple de l'assimilation sous la colonisation française comme il indique qu'il est employé dans l'armée française et il participe à la Grande Guerre Mondiale. En fait, ce qu'il prétend n'accorde pas à ce qu'il fait, car il prétend qu'il voyage pour trouver la vérité comme les anciens autochtones proposent. Au lieu de cela, il participe à la Guerre en Libye et en Algérie, et il perd sa jambe à cause de cette guerre : « J'ai fait le grand voyage que tu connais. J'ai couché avec les femmes Blanches. J'ai fait la guerre, j'ai perdu ma jambe et je peux te répondre » (90). Cette histoire est troublante, parce qu'elle montre que les Grandes Puissances

utilisent les fils des pays colonisés dans leurs guerres sanglantes. De plus, elle montre les difficultés et les obstacles qu'un autochtone confronte pour avoir un long voyage en cherchant la vérité proposée par les anciens. Autrement dit, sous la colonisation, un autochtone trouve un conflit entre son passé, qui indique le voyage comme une bonne manière de découvrir le monde et de devenir sage, et son présent, surtout quand un autochtone ambitieux se trouve entouré des chaînes de la colonisation qui lui interdisent de réaliser ses ambitions honnêtement sans payer trop cher.

Au deuxième niveau, les chefs de tribus montrent un spectacle de l'ironie et du pragmatisme sous la présence européenne. Le texte présente Akoma, le chef des Sos, comme un personnage drôle qui donne beaucoup d'importance à son apparence : « Il a rapporté de son voyage cinq anneaux d'or que les Blancs appellent alliances. Il en porte un à chaque doigt de la main gauche. Il est très fier de son surnom de 'Roi des bagues' » (55). Par contre, Mengueme, le chef des Yanyans, montre un personnage réaliste et pragmatique, comme il change d'attitude selon la situation de la colonisation, surtout quand il indique l'importance de la soumission absolue à la volonté de l'autorité coloniale actuelle. En fait, le texte présente cet homme comme un exemple de la sagesse autochtone, car il agit selon la nécessité de la situation. Par exemple, son frère cadet participe à la Première Guerre Mondiale avec les Allemands contre les Français et puis ses deux fils font la guerre dans la Deuxième Guerre Mondiale avec les Français contre les Allemands :

Quand les Allemands ont fait la Première Guerre aux Français, son frère cadet s'est fait tuer en combattant contre les Français. Quand les Allemands firent la

Seconde Guerre aux Français, ses deux fils sont tombés en combattant contre les Allemands. (57)

Bien que le texte donne des titres d'excellence ou de grandeur à cet homme comme « sage », « un ancien », et « très estimé de son peuple » (56-7), Oyono suggère quelques critiques de cette manière de penser, en indiquant, par exemple, que la famille de ce chef est si loyale à l'autorité coloniale qu'elle fait la guerre avec un colonisateur contre l'autre. Au lieu de laisser sa famille faire la guerre, le chef devait montrer une résistance contre l'existence de la colonisation européenne dans son pays, ou au moins rester neutre pendant la guerre pour sauver la vie de son peuple. Les chefs de tribus peuvent donc jouer un rôle plus positif dans la nouvelle société s'ils travaillent à améliorer la situation des autochtones dans l'éducation ou demandent plus de droits pour eux. D'autre part, cela indique que les chefs de tribus doivent devenir loyaux à l'autorité coloniale dans leur pays. Ils doivent être prêts à faire la guerre et à mourir en défendant la France sans attendre de récompenses équivalentes de leurs sacrifices, car ils n'ont pas le choix.

Au troisième niveau, on rencontre des personnages qui se résignent à leur sort sans questionner comme Baklu, le cuisinier, et Kalisia. Ces personnages voient le travail comme une priorité dans le quartier européen. Par exemple, Baklu, le Blanchisseur, indique clairement que les autochtones sont dans ce quartier, parmi les Blancs, pour travailler : « Nous sommes ici pour travailler, rien que pour travailler » (98). Ce qui implique qu'il est plus conscient que Toundi de la situation dans la Résidence, et de son rôle comme un autochtone parmi les Blancs. Le vieux cuisinier autochtone propose à Toundi l'importance du savoir-faire et de comprendre le secret de son métier comme le boy du commandant, surtout quand il donne des justifications à ses opinions, puisqu'il a

éprouvé la présence coloniale allemande avant la présence coloniale française de son pays. Il propose que la différence entre les deux colonisateurs est seulement la langue, et qu'un autochtone existe parmi les Blancs pour servir leurs besoins : « pour le Blanc, tu ne vis que par tes services et non par autre chose ! » (132). Kalisia, la femme de chambre dans la Résidence, montre des difficultés de personnalité plus compliquée que Baklu et le cuisinier, car elle indique qu'elle a besoin de travailler pour gagner sa vie. En fait, son passé montre qu'elle a des difficultés de personnalité, comme elle réussit à aller à la ville et à attirer de l'attention à la beauté de son corps. Mais en réalité, son retour au village montre qu'elle ne réussit pas à établir une famille avec l'homme qu'elle aime après une longue histoire d'aventures avec des hommes blancs et également des noirs. Cette vérité dure pousse cette femme à penser seulement au présent et à accepter de travailler chez les Blancs comme un état temporaire : « ... mais qu'elle ferait de son mieux pour satisfaire Madame, car c'était tout ce qu'elle voulait faire maintenant pour vivre... » (143). En conséquence, les trois, Baklu, le cuisinier, et Kalisia, sont d'accord qu'ils sont à la Résidence pour travailler, et que le travail doit devenir leur priorité, sous la réserve que Kalisia donne l'impression qu'elle est plus flexible de changer sa perspective avec le temps et le développement des événements.

Néanmoins, les obstacles et les difficultés que les personnages autochtones confrontent en travaillant pour occuper un endroit dans la nouvelle société nous poussent à poser la même question d'une autre manière : comment fonctionnent les établissements de la colonisation française à Dangan ? Par exemple, qu'est-ce qui se passe vraiment dans l'église, la prison, ou l'hôpital ? Et qu'est-ce que ces endroits représentent dans la mémoire collective des autochtones ?

D'abord, il faudrait mentionner que la colonisation cherche à prolonger son existence à Dangan, car elle assigne soigneusement ses représentants sur chaque établissement. Par exemple, les prisonniers autochtones noirs souffrent de l'oppression, de l'injustice, et du travail forcé. D'autant plus, la prison est annexée par un cimetière où les corps des prisonniers noirs sont enterrés après une longue période durable de peine et de souffrance. Il est étonnant que les autochtones voient l'hôpital comme aussi mauvais que la prison, comme les deux offrent presque les mêmes services : « Deux endroits terrorisaient les indigènes de Dangan, la prison et l'hôpital, que tout le monde appelle ici la 'Crève des nègres' » (177). Sans doute, la ressemblance entre la prison et l'hôpital n'est pas pareil, mais il est évident que l'auteur montre ici la faiblesse des établissements gouvernementaux à la ville de Dangan à offrir des services nécessaires aux autochtones.

Babatunde Samuel Moruwawon, dans "The Trauma of Colonialism in Ferdinand Oyono's *Une vie de boy*" indique que: «In the administration of justice, the natives were at the mercy of the colonizers, particularly the director of the prison... » (53).

Certainement, les colonisateurs emploient le pouvoir contre les autochtones d'une manière catastrophique, surtout quand on utilise l'autorisation de la position pour des raisons personnelles. Par exemple, le texte implique clairement que M. Moreau, le régisseur de la prison, le commandant, et sa femme sont tous d'accord sur la nécessité de pénaliser Toundi, chacun pour sa raison. Toundi paie trop cher, car il perd sa vie à cause de la torture physique qu'il reçoit pendant l'interrogation pour un crime qu'il n'a jamais commis. De la même manière, la façon dont le commissaire de police conduit ses opérations donne l'impression que le pays est sous état d'urgence, ou un régime militaire absolu. Le commissaire de police, Gosier d'Oiseau, a beaucoup de liberté pour arrêter et

interroger les autochtones sans avoir de mandat d'arrêt. Le texte ne mentionne pas l'existence d'avocats pendant les interrogations ou l'existence des procès équitables. La torture physique est considérée comme le meilleur moyen pour faire confesser les autochtones. Ainsi, les images des arrestations aléatoires, la torture excessive pendant les interrogations, et l'absence de la justice, sont toutes de mauvais signes au faux recommencement de l'assimilation européenne. Dans "*Une vie de boy* de Ferdinand Oyono : Quelques indices de préjugés raciaux dans les rapports entre colonisateurs et indigènes du cercle de Dangan" Faye critique les préjugés des Blancs sur la résistance physique des noirs en indiquant à la célèbre devise de l'armée sénégalaise : « Un homme ne crie pas de douleur au risque de se déshonorer, conformément à la célèbre devise de l'armée sénégalaise : On nous tue, on ne nous déshonore pas. » (10). Cette interprétation me semble problématique d'une certaine manière, spécifiquement dans la question de l'honneur. Par exemple, il est évident que la question de l'honneur a une définition différente dans la culture autochtone que dans la culture européenne dans ce texte. L'honneur chez l'autochtone est de montrer une solidarité extraordinaire et de résister à la torture physique jusqu'à l'extrême limite. Cela explique probablement pourquoi Toundi ne crie pas pendant la torture par son père malgré le fait qu'il soit encore un enfant. La même chose arrive une autre fois quand il reçoit le coup fatal par le commissaire de police, Gosier-d'Oiseau, et ses hommes. En conséquence, Toundi, comme Faye indique, préfère la mort que de demander de la pitié malgré ses souffrances extraordinaires. Mais en réalité, la question de l'honneur dans la culture autochtone me semble assez superficielle de plusieurs façons. Par exemple, la société autochtone voit l'honneur de l'homme dans sa masculinité, dont il montre une capacité extrême

d'appuyer la torture tandis que l'honneur pour une femme autochtone est de rester fidèle à son mari, et de ne pas chercher des relations romantiques hors du mariage. Ces caractéristiques sont de bonnes choses, mais il y a d'autres questions qui sont aussi intéressantes dans la question de l'honneur. D'abord, la pauvreté, la maladie, et l'ignorance sont des affaires qui déshonorent la présence de l'autochtone. La soumission absolue à la volonté de la machine coloniale européenne déshonore aussi l'autochtone qui accepte de travailler dans le service des colonisateurs. Ensuite, le texte indique que quelques colonisateurs ont des relations charnelles avec des femmes autochtones noires comme Sophie et Kalisia. C'est-à-dire, ce n'est pas suffisant de limiter la question de l'honneur à deux choses et de passer à côté de la question principale. Donc, la question de l'honneur peut jouer un rôle plus positif si on concentre les efforts aux sujets plus importants comme le travail, la présence coloniale, et l'avenir de leur pays.

D'autre part, la façon dont la Résidence fonctionne semble aussi problématique que les autres établissements, parce que tous les pouvoirs à Dangan sont concentrés dans les mains d'un seul homme, le commandant choisi par l'autorité française. On ne mentionne aucune participation dans le pouvoir par les autochtones, et on ne sent aucune intention par les colonisateurs de transférer les pouvoirs aux autochtones quelque temps dans l'avenir, ce qui donne l'impression que les français veulent résider à Dangan pour toujours et de faire de cette ville une partie de la France. Donc, pour argumenter la question de la violence excessive par les colonisateurs envers les colonisés, on présente deux propositions qui discutent de ce phénomène. La première indique que l'homme européen a une tendance naturelle à la violence quand il possède le pouvoir et la force, uniquement quand il est loin de l'Europe. En effet, il existe des institutions juridiques et

des sanctions informelles en Europe qui interdisent aux membres de la force de sécurité d'employer la violence excessive pendant les interrogations :

According to Diderot, colonial empires frequently become the sites of extreme brutality because the colonists are far away from legal institutions and informal sanctions and this weakens the habits of restraint, exposing natural man's full instinct for violence. (Muthu 2003)

Le texte jette de la lumière sur ce côté sombre de l'homme européen quand il est question de M. Moreau, le régisseur de prison, et Gosier-d'Oiseau, le commissaire de police. Certainement, c'est l'autorité coloniale qui les nomme pour occuper ces positions en Afrique à Dangan, loin de France, où ils emploient une violence excessive sans restrictions. L'autre suggestion par Fanon indique que l'emploi de la violence excessive est une chose inévitable pour sauver l'autochtone de sa misère et de sa malédiction. C'est-à-dire, le colonisateur voit que la violence est nécessaire à cause de l'environnement hostile où l'autochtone existe. Pour que l'homme autochtone abandonne ses attitudes traditionnelles, il doit subir une violence excessive par le colonisateur. Mais en réalité, la première explication est plus croyable que la deuxième. En particulier, avec l'existence des institutions juridiques et l'observation des organisations de droits de l'homme en France, l'emploi de la violence devient moins commun pendant les arrestations et les interrogations. D'ailleurs, l'emploi de la violence excessive représente un moyen idéal pour appliquer les volontés et les règles du colonisateur plus rapidement que les autres moyens, surtout parce qu'il peut contenir efficacement les émeutes, l'opposition, et le chaos. Bien que cet acte horrible semble une solution géniale pour l'autorité coloniale, il donne des effets secondaires dans la mémoire collective des

autochtones. En fait, il devient une idée fermement ancrée dans l'esprit des autochtones que l'emploi de la violence excessive est l'intégration de la loi. En conséquence, l'image du maître despotique et le pouvoir tyrannique deviennent les impressions les plus communes dans l'inconscience des autochtones sous la colonisation française. Cela explique probablement pourquoi les anciennes colonies, quand elles deviennent indépendantes, par exemple, tombent sous des régimes dictatoriaux. De toute évidence, ils souffrent de la tyrannie coloniale, tandis que la démocratie vient plus tard comme une idée idéale plus que réaliste.

A la résidence, on peut voir la division raciale clairement, puisque le patron et la patronne de la Résidence sont Blancs, tandis que les personnages autochtones noirs (Toundi, Baklu, le cuisinier, le garde et Kalisia) sont là pour servir le commandant et sa femme. En revanche, il y a un ordre dans l'église pour s'asseoir dans les sièges, car les Blancs occupent les endroits confortables au-devant de la salle de prière : « Dans l'église Saint-Pierre de Dangan, les Blancs ont leurs places dans le transept, à côté de l'autel » (53). Les autochtones occupent la nef de l'église où ils ne trouvent que des troncs d'arbre comme des sièges :

La nef de l'église, divisée en deux rangées, est uniquement réservée aux Noirs.

Là, assis sur des troncs d'arbre en guise de bancs, ils sont étroitement surveillés par des catéchistes prêts à sévir brutalement à la moindre inattention des fidèles.

Ces serviteurs de Dieu, armés de chicottes, font les cent pas dans l'allée centrale qui sépare hommes et femmes. (54)

Cette manière de diviser les fidèles de Jésus dans l'église par leur race met la fonction de l'église sous la critique, car l'église est montrée d'accord avec la mentalité coloniale. De

plus, cette action met l'égalité divine dans cette église en doute, quand il y a une race préférée par les gens à une autre race. En même temps, cela contredit le message de Jésus qui sacrifie sa vie pour sauver tout le monde. Tous les départements gouvernementaux semblent donc sous le pouvoir français, surtout puisque tous les chefs des départements sont étrangers à la ville de Dangan, et ils sont tous nommés par l'autorité coloniale pour occuper ces positions sensibles sans aucune consultation avec les autochtones.

D'autre part, il est important de voir l'image de l'autochtone ou du Noir dans les yeux du Blanc, et vice-versa pour trouver les phases de développement pendant l'assimilation. En fait, cette période est très importante, comme elle est le commencement de l'assimilation française aux autochtones dans leur pays, et on y voit comment les autochtones voient leurs patrons blancs pendant ce temps-là. Le texte comporte beaucoup d'images stéréotypées sur les autochtones pour critiquer les colonisateurs européens. La première impression d'images stéréotypées dans le texte vient de Mme Salvain, l'institutrice et la femme de M. Salvain le directeur de l'école, qui pense que les élèves autochtones ont des attitudes terribles : « C'est paresseux, voleurs, menteurs... Avec ces gens-là, il faut une patience ! » (51). Cette impression qui vient d'une femme française institutrice me semble exagérée, comme les élèves autochtones confrontent des obstacles sérieux quand ils vont à l'école. Il devient possible de comprendre ce que Mme. Salvain dit si on voit la situation de la perspective de l'auteur qui veut montrer le racisme des colonisateurs vers les autochtones. Par exemple, les élèves autochtones noirs trouvent de la différence entre la langue et la culture de l'école et leur vie quotidienne. Le problème devient plus évident quand on compare les élèves blancs qui sont français et bien adaptés à la culture française avec les élèves autochtones. Il y a un conflit intérieur dans

l'inconscience de ces élèves qui font partie de deux mondes différents dans tous les points. Les Blancs continuent d'exprimer leurs opinions sur les autochtones. Par exemple, M. Moreau remarque : « Quand ils n'osent plus vous regarder, c'est qu'ils ont une idée bien arrêtée dans leur tête de bois... » (120-21), tandis que la femme du docteur dit : « Ils sont comme ça, reprit la femme du docteur, gênants et indiscrets. Ils sont partout et nulle part ... (128). De même, la narration montre que les Blancs à Dangan regrettent l'absence du père Vandermayer qui aide la population autochtone : « On regretta l'absence du père Vandermayer, le saint qui usait sa vie pour ces sauvages ingrats. » (81). De la même manière, le texte montre que les Blancs ne cachent pas ce qu'ils pensent des autochtones noirs pendant leur bavardage : « Chacun, pour le contredire, raconta sa petite histoire personnelle avec un indigène pour conclure que le nègre n'est qu'un enfant ou un couillon... (81). Ainsi, ce regard pessimiste que partage la plupart des Blancs envers les autochtones à Dangan donne l'impression que les Blancs prennent déjà la décision que le désappointement attend les autochtones quand le temps viendra d'occuper la place des Blancs. Ils indiquent que l'intelligence manque aux autochtones, qui semblent perdus et déchirés dans la nouvelle société. Par contre, la perspective des autochtones voit un changement avant et après qu'ils travaillent pour les Blancs, probablement parce que les affaires semblent plus positives de loin comme on dit. Par exemple, Toundi voit son métier, le boy du commandant, comme une position importante pour devenir une personne importante dans la nouvelle société. Mais en réalité, son métier lui montre que les Blancs ne sont pas comme il souhaite, et qu'il ne peut pas devenir la personne dont il rêve, surtout parce qu'il perd son travail et sa vie à cause de cette réalité dure. Par contre, le cuisinier, qui semble chevronné d'analyser les attitudes des Blancs, insiste qu'un

autochtone doit faire attention quand il trouve que son patron lui parle avec une politesse exagérée : « Tu sais, quand un Blanc devient poli avec un indigène, c'est mauvais signe... » (119). Pour sa part, Kalisia remarque que la peur domine les autochtones au point qu'ils n'osent montrer aucune opposition de la façon dont les Blancs conduisent les affaires à Dangan : « Ici, vous avez trop peur des Blancs... C'est idiot » (145). Ainsi, ce point-ci est nécessaire pour la prochaine question concernant l'identité, comme l'autochtone découvre sa position dans la nouvelle société dont la peur et la soumission totale dominant son inconscience. Il trouve que la distance entre lui et le Blanc qui représente la colonisation française est plus grande qu'il imagine, car il confronte un conflit intérieur entre son rêve et la réalité. Autrement dit, ni parler français, ni changer la religion et devenir chrétien, ne sont de bonnes raisons pour oublier la couleur de la peau ou de se séparer de sa culture et de son passé.

Au milieu de cette situation où l'autoritarisme, l'injustice et l'oppression dominant, un autochtone cherche un refuge de sa situation difficile. En conséquence, il commence une quête identitaire où il cherche une réponse acceptable à sa position au présent. Mais en réalité, ni le passé, ni la culture autochtone ne peuvent pas former un sens d'identité pour améliorer le présent ou au moins devenir un homme libre. En fait, l'étonnant dans ce cas, c'est que la question de l'identité est incitée par Baklu et le cuisinier, qui indiquent clairement qu'ils donnent plus d'importance au travail qu'à autre chose. Il est possible que l'auteur donne l'occasion à Baklu et le cuisinier à poser la question de l'identité parce qu'ils ne sont pas ambitieux comme Toundi et Sophie. Au début, Baklu propose l'existence de deux mondes pour indiquer que les autochtones ne font pas partie du monde des Blancs. Puis, il donne une définition de chaque monde en proposant que le

monde du Blanc est dominé par la logique et la raison. Par contre, il donne une définition vague de son monde où il propose qu'il est dominé par le respect des anciens et la force de la sorcellerie : « Il y a deux mondes, dit Baklu, le nôtre est fait de respect, de mystère, de sorcellerie... Le leur laisse tout en plein jour, même ce qui n'a pas été prévu pour ça... » (123). Mais avant cette comparaison, il montre ses regrets de sa situation au présent, en perdant tout espoir de changer ou de devenir mieux. Aussi, cette confession vient d'une sorte de monologue intérieur où il s'imagine dans les yeux de ses ancêtres : « Que diraient nos ancêtres s'ils voyaient que c'est nous qui lavons ces choses chez les Blancs ! » (123). D'ailleurs, le cuisinier partage l'opinion de Baklu en montrant une existence problématique, car il montre une curiosité pour trouver ce que l'existence d'un autochtone représente dans les yeux du Blanc. Puis, il fait allusion à la honte d'une manière vague, car il dit que la femme blanche n'a pas honte et qu'elle devrait en avoir, ce qui semble loin de la question de l'identité :

Comment peut-on parler de honte pour ces femmes blanches qui se laissent manger la bouche en plein jour devant tout le monde ! qui voudraient passer leur vie à frotter leur tête contre la joue de leur mari... ou de leur amant le plus souvent ... (123- 24)

Au lieu de cela, on peut supposer que la vraie honte n'a rien à voir avec cette affaire familiale, puisque la honte est d'accepter la soumission absolue à la volonté du colonisateur sans montrer aucune forme de résistance. De la même manière, la langue, qui joue un rôle extraordinaire dans la question de l'identité, est aussi problématique que les autres éléments. Le texte indique que la langue des autochtones est une langue parlée et orale avant la période coloniale : « Il était écrit en ewondo, l'une des langues les plus

parlées au Cameroun » (14), ce qui implique une faiblesse claire de la langue autochtone, qui n'a pas de règles d'écriture indépendante de la langue du colonisateur. De plus, le texte indique que Toundi reçoit son éducation religieuse dans l'église par le Père Gilbert. C'est-à-dire, il écrit son journal dans sa langue maternelle en utilisant les règles et les lettres de la langue française qui est la langue officielle de la colonisation française. Autrement dit, la langue autochtone ne peut pas jouer un grand rôle dans la question de l'identité, car elle doit suivre les règles et le système d'écriture de la langue française pour affirmer son existence. Cela montre une réalité troublante, parce que ce fait oblige un autochtone à apprendre la langue des colonisateurs avant d'apprendre à lire et à écrire pour devenir capable d'écrire dans sa langue maternelle. Ce long processus le rend fragile pour résister aux tentations de l'assimilation, surtout quand il commence à éprouver une double existence au lieu d'une existence. Il commence à voir les affaires par les yeux du colonisateur. Puis, il commence à faire des comparaisons entre sa culture et celle de l'autre qui semble supérieure et plus intéressante. Ensuite, il commence à chercher les points faibles de sa société et de sa culture au lieu de concentrer ses efforts pour la rendre forte pour montrer aux colonisateurs qu'il existe.

D'autre part, la religion et la culture sont des éléments essentiels dans la question de l'identité, car la religion peut unifier les individus sous une croyance unique. Les fêtes religieuses peuvent rassembler les individus dans des endroits désignés pour adorer Dieu, comme l'église ou les autres lieux de culte, où ses membres peuvent se rencontrer et avoir l'occasion de discuter des affaires communes. Une culture a la capacité de donner une définition à un groupe d'individus et de déterminer les frontières de ce peuple sur la carte du monde. En conséquence, il peut unifier les efforts de ces individus pour formuler

un type approprié de résistance. Mais en réalité, ni la religion, ni la culture autochtone n'ont la capacité de jouer leurs rôles pendant la colonisation française, surtout à cause de la façon dont l'auteur présente la religion de ses ancêtres, car il la décrit comme une religion païenne. Il accuse cette religion de sorcellerie et de magie, ce qui la rend faible pour rivaliser le christianisme, la religion de la colonisation. Aimé Césaire, dans *Discours sur le colonialisme*, montre le succès de l'idéologie coloniale de faire les noirs penser à leur religion comme une religion dominée par le paganisme et la sauvagerie, tandis que le christianisme est le chemin vers la civilisation : « *Christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie ...* » (10). En fait, le texte indique à ce succès de l'idéologie des colonisateurs, comme les autochtones commencent à aller à l'église et à accepter le message de Jésus dans leur vie. Cela montre que la colonisation européenne réussit à détruire la religion des autochtones en attirant au début les plus jeunes autochtones par les missionnaires qui rendent visite au quartier indigène de temps en temps. Quand les autochtones abandonnent leur ancienne religion, ils perdent l'occasion de se rencontrer loin de la présence des Blancs où ils peuvent discuter la situation politique à côté de pratiquer le culte religieux. De même, quand ils assistent aux services religieux de l'église, ils deviennent progressivement des suivants obéissants d'hommes religieux chrétiens blancs. En conséquence, l'autochtone perd l'occasion de se représenter, comme le texte ne mentionne pas l'existence de prêtres autochtones à cette époque-là. Ainsi, le christianisme ou la nouvelle religion devient un élément de la faiblesse, comme elle provoque la soumission au lieu de la résistance. En outre, la nouvelle religion a la capacité de créer un sens commun avec le temps où l'autochtone et le colonisateur partagent des affaires spirituelles. Cet élément peut présenter un service unique à la

colonisation dans le processus de l'assimilation, surtout parce qu'il pousse l'autochtone chrétien à voir la situation par les yeux du colonisateur. Il commence à chercher des excuses pour justifier les actes de violence qu'il reçoit par les colonisateurs, comme une punition de Dieu pour purifier le corps de ses péchés. Par exemple, le Père Gilbert baptise Toundi et le nomme Josèphe pour montrer qu'il convertit au christianisme. Josèphe ou Toundi reçoit les insultes et la torture par les colonisateurs blancs sans penser à venger ou à nuire les colonisateurs. De plus, on peut voir dans la mort de Toundi ou Josèphe un côté religieux, puisque c'est une mort d'un bon autochtone noir chrétien, car la torture qui cause sa mort purifie son corps de ses péchés malgré qu'il est une personne innocente.

La culture autochtone semble aussi fragile que la religion autochtone, puisqu'elle est accusée d'avoir une longue histoire de cannibalisme et qu'elle est une culture orale avant la période coloniale. En fait, le texte présente la culture traditionnelle de l'autochtone comme une honte dans la mémoire de la société autochtone, et il indique que les autochtones sont obligés d'abandonner cette attitude par les colonisateurs. De la même manière, la culture orale reste incapable de confronter les nouveaux défis qui affrontent la société autochtone pour deux raisons essentielles. La première est que l'histoire existe seulement dans la mémoire des vivants de cette société qui peuvent probablement se souvenir du passé récent, mais qui trouvent des obstacles pour tracer le passé lointain. Deuxièmement, sans avoir une histoire documentée, il est difficile d'avoir un sentiment profond d'appartenance à une identité définie. Il devient difficile de développer les moyens disponibles pour traiter les problèmes intérieurs et extérieurs de la société, car les mêmes erreurs fatales se répètent chaque fois. Cela explique probablement pourquoi les personnages autochtones dans ce texte semblent sans espoir de trouver une

forme de résistance contre le pouvoir colonial dans leur pays. Au lieu de cela, ils semblent préférer la fuite en Guinée espagnole comme une solution inévitable de leur misère et de leur chagrin. En tout cas, la Guinée espagnole est aussi une terre africaine sous la colonisation européenne malgré le fait qu'elle représente un monde idéal pour les personnages principaux de ce texte. Autrement dit, le texte traite également de l'existence de trois types de colonisation européenne. Par exemple, le texte indique que la colonisation allemande existait avant la colonisation française à Dangan. Puis, il montre une existence parallèle de la colonisation française et de la Guinée espagnole où la première représente le présent et l'autre un refuge idéal. En conséquence, la question de l'identité reste incapable d'endurer à la présence inévitable de la colonisation européenne.

Frantz Fanon, dans *On National Culture*, indique que :

the final aim of colonization was to convince the indigenous population it would save them from darkness. The result was to hammer into the heads of the indigenous population that if the colonist were to leave they would regress to barbarism, degradation, and bestiality. (630)

Le roman d'Oyono est révélateur de la situation que décrit Fanon, notamment quand les personnages autochtones dans ce roman ne voient aucune nécessité de retourner au quartier indigènes et de vivre comme leurs parents après qu'ils travaillent et voient le quartier européen. De plus, la colonisation réussit remarquablement à faire l'autochtone ressentir une honte de sa propre culture traditionnelle avant l'arrivée de l'homme blanc. Alors, il commence à voir son passé comme une période d'obscurité, où la séparation devient nécessairement inévitable. On n'entend aucune voix autochtone qui demande la libération de la colonisation française à Dangan. En fait, il est évident que l'assimilation

prend lieu dans ce texte, car les personnages autochtones ne cherchent pas à établir une société hors de l'existence de l'autorité coloniale. Ils semblent plutôt chercher à occuper des positions dans la nouvelle société d'une manière ou d'autre, quand Toundi voit son avenir dans l'existence de la colonisation française de son pays : « C'est une nouvelle vie qui commence pour moi. Mon Dieu, que votre volonté soit fait... » (32). En conséquence, on ne voit pas une volonté sérieuse de résister à la société coloniale dans ce texte, car la colonisation devient un fait accompli. En revanche, les personnages autochtones cherchent à améliorer leurs conditions et leurs situations dans la nouvelle société. Par exemple, il y a des personnages autochtones qui trouvent le travail chez les Blancs comme une bonne possibilité de faire partie de la nouvelle société, tandis que d'autres personnages comme les chefs de tribus cherchent l'amitié des Blancs en leur offrant des animaux comme des cadeaux pour montrer l'amitié : « Dans l'après-midi, le chef vint présenter lui-même les poulets, la chèvre, la corbeille d'œufs et les papayes qu'il entendait sacrifier aux Blanc » (66). Par ailleurs, ils semblent prêts à faire la guerre comme un signe de loyauté à l'existence de la colonisation européenne.

La colonisation française dans ce texte réussit à faire de son existence un fait accompli, et que le processus de l'assimilation va de pied ferme. En fait, en regard des perspectives académiques sur le colonialisme, il est bien de montrer le bon côté de la période coloniale, puisque je viens d'une société qui voit deux colonisations occidentales dans le vingtième et le vingt-unième siècle. L'invasion de l'armée américaine de l'Iraq en 2003, par exemple, cause indirectement la destruction des bâtiments comme les musées et des établissements vitaux comme la défense que les colonisateurs anglais construisent pendant leur colonisation de l'Iraq après la Première Guerre Mondiale. Donc, il n'est pas

juste de dire que la colonisation française soit négative absolument, car les établissements de la civilisation existent partout où les colonisateurs existent. Par exemple, la Résidence, le commissariat de la police, la prison, l'école, la station agricole, et l'hôpital existent toutes à la ville de Dangan grâce à la colonisation européenne. De plus, c'est grâce à la colonisation que l'histoire de Toundi est encore vivante, puisque Toundi apprend à lire et à écrire par le Père Gilbert. C'est aussi grâce à la colonisation que les autochtones abandonnent leur ancienne culture traditionnelle et que l'autre n'est pas une proie à manger. De même, le texte montre la surprise des autochtones africains au grand développement de la civilisation européenne incomparable, et l'emploi des systèmes avancés dans l'administration et la gouvernance. En fait, ils trouvent la société européenne fascinante au début, et ils montrent une curiosité extraordinaire pour explorer ce phénomène. Puis, l'autochtone commence à chercher l'alternative après qu'il échoue à réaliser son rêve honnêtement dans la nouvelle société. Ensuite, il commence à poser la question de l'identité après qu'il se trouve perdu et déchiré au milieu de cette colonisation coercitive et dominante. Autrement dit, le problème n'est pas à cause des établissements ou des bâtiments ; le problème existe à cause de ce système qui est déjà conçu pour servir les colonisateurs et non pas les autochtones ou les colonisés.

D'autre part, le texte indique clairement que la colonisation a déjà résolu la question de son existence à Dangan, car on ne voit aucune allusion à une intention de partir tôt ou tard. On ne voit pas un effort réel par l'autorité coloniale à Dangan d'entraîner les autochtones pour devenir indépendants et capables de diriger les affaires politiques et la situation de sécurité au moins partiellement à cette époque-là. On ne trouve aucun signe qui montre que les autochtones peuvent participer dans le processus

de prendre des décisions ou de partager le pouvoir. Le texte n'indique jamais la transition pacifique au pouvoir entre les colonisateurs et les autochtones. Ainsi, tous les signes indiquent que l'autorité coloniale veut que la situation reste telle quelle, où les Blancs sont les maîtres et les patrons tandis que les autochtones sont les suivants et les servants. Partant de ce fait, il est évident que cette idée est fermement établie dans la société autochtone où la minorité domine la puissance que confère la fortune. En revanche, la majorité de la population souffre de l'oppression, de l'ignorance, de la pauvreté, et de l'injustice comme un exemplaire du gouvernement d'un pays. Le texte montre souvent l'homme blanc puissant et capable d'affirmer la sécurité à la ville de Dangan, tandis que l'homme autochtone travaille sous l'ordre d'un chef blanc. Par exemple, le médecin et l'infirmier autochtone dans l'hôpital travaillent sous l'ordre d'un médecin chef blanc. Gosier-d'Oiseau est un autre exemple d'un chef blanc comme la plupart de ses hommes sont autochtones. Alors, dans ce cas, quel est le personnage autochtone le plus capable d'occuper le poste du commandant dans la Résidence, par exemple, si l'autorité coloniale décide pour n'importe quelle raison de quitter Dangan pour toujours ?

A mon avis, il n'y a pas de personnage autochtone ou colonisé qui soit bien préparé pour ce poste, mais on peut voir des candidats inadmissibles. Par exemple, les chefs des tribus, comme Akoma, le chef des Sos, ou Mengueme, le chef des Yanyans, sont de bons candidats pour quelques qualités remarquables, puisqu'un chef d'une tribu a beaucoup d'influence sur sa tribu, et il peut recueillir des hommes et des armes pour des missions concernant la sécurité en peu de temps. De plus, il a la capacité de conclure des accords avec les autres chefs de tribu pour garder la sécurité et la paix sociale. Donc, un des chefs des tribus peut remplir le poste du commandant à Dangan dans le cas de

l'absence du pouvoir colonial. Mais en réalité, cette position est plus compliquée que la capacité d'un chef de tribu pour quelques raisons logiques. En fait, tous ou la plupart des chefs des tribus sont illettrés, ce qui provoque la critique de la nécessité de donner cette position sensible à un homme inconscient du secret de ce métier. En outre, c'est de la nature d'un chef de tribu de mettre la confiance souvent dans sa famille et sa tribu. En conséquence, il donne intentionnellement toutes les positions importantes comme le commissariat de police et le régisseur de prison à ses fils et ses cousins. D'ailleurs, c'est une mission presque impossible de choisir un chef de tribu pour cette position dans une région dominée par plusieurs chefs de tribus, surtout quand chaque chef se voit le meilleur candidat pour ce poste considérable. En effet, on peut supposer que quand un chef d'une tribu accède à ce poste, il est possible que les autres chefs de tribus n'acceptent pas cette décision. Alors, la possibilité de l'accélération de la violence devient de plus en plus possible, et le cauchemar de la guerre civile devient un fait inévitable à cause de la division des tribus entre pour ou contre le nouveau commandant autochtone. Le médecin autochtone est aussi un candidat possible pour occuper cette position sensible comme il est une personne éduquée et bien cultivée. Le texte indique qu'il travaille durement de soigner les patients autochtones à l'hôpital, puisque c'est lui qui prend soin de Toundi, tandis que le docteur blanc n'a pas une présence régulière dans l'hôpital comme le médecin autochtone dit : « -Il n'est pas là... Jamais là... disait-il comme pour lui-même. » (181). Alors, c'est un candidat plus probable que les autres. Mais, être un bon médecin n'est pas assez pour devenir le commandant à Dangan comme la nature de ce métier est plus compliquée. Par exemple, il est nécessaire d'avoir des expériences dans la vie politique et sociale, comme par exemple être membre d'une

association politique, ou un syndicat. En outre, sans gagner le soutien de la population autochtone, surtout les chefs de tribu, la mission devient de plus en plus compliquée. En effet, le médecin est le candidat le plus probable, mais sa capacité de faire face aux crises économiques et politiques n'est pas garantie à cause de son inexpérience dans ce domaine. Ainsi, le futur de la ville de Dangan est ouvert à toutes les possibilités si la France décide d'abandonner cette ville.

Enfin, si on imagine la situation comme ça, comment peut-on voir la situation dans l'absence de la colonisation et des colonisateurs ? Est-ce que le chaos et l'anarchisme dominant la situation ? Est-ce que les autochtones ou les colonisés ont la capacité d'établir la base d'une vraie démocratie après une longue histoire de la colonisation dominée par la terreur et la tyrannie ?

Chapitre II

La crise du commandement dans

L'ex-père de la nation

Sow Fall nous présente dans *L'ex-père de la nation* l'histoire de Madiama, l'homme au pouvoir après que l'ancienne autorité le choisit pour devenir président de son pays. Madiama, le narrateur du roman, écrit son histoire après qu'il est emprisonné après un coup d'état par l'armée. Madiama montre pendant la narration qu'il n'a pas réussi à réaliser ses devoirs comme premier président après l'indépendance. De plus, il ne cache pas ses regrets d'être naïf et inconscient de juger la situation politique et économique sagement pendant sa présidence. Madiama se présente aussi comme exemple d'un président d'un pays émergent qui n'a pas la capacité ou les ressources pour affronter les crises économiques et sociales après le départ de l'ancienne autorité coloniale. En fait, on ne sait pas pourquoi l'autorité coloniale décide d'abandonner le pays dans ce roman, mais le pays gagne son indépendance et le premier président est choisi par l'ancienne autorité pour une période transitionnelle. Par ailleurs, il y a beaucoup d'ambiguïté derrière cette décision « juste » de choisir un homme comme Madiama, le narrateur, pour ce poste sensible. Le texte ne raconte pas les événements pendant la période de transition de pouvoir entre les colonisateurs et les colonisés, et le standard selon lequel Madiama est choisi pour cette mission. Par exemple, est-ce que cet homme représente un choix acceptable pour assurer que le pays reste sous la domination française malgré l'indépendance ? Ou parce qu'il est un vrai homme d'état, qui a un projet réaliste pour reconstruire son pays selon les principes de la démocratie et les droits de l'homme avec l'aide de la France ?

D'abord, la façon dont le narrateur, Madiama, se présente comme premier président de la nation après l'indépendance semble problématique de plusieurs manières, car il dit qu'il est le président mais son pouvoir est limité. De plus, il indique franchement que la pénétration de l'ancienne autorité dans les départements sensibles du pays reste aussi forte qu'avant l'indépendance, en particulier les départements de la sécurité et de la finance, qui touchent effectivement la souveraineté et la dignité du pays :

« Madiama gouvernera pendant quatorze mois au bout desquels vous élirez démocratiquement l'homme que vous choisirez ». (Guillemets dans le texte)

En réalité, je ne gouvernerais pas. L'armée, la défense, les finances, tous les secteurs clés étaient encore contrôlés par l'ancienne autorité comme au temps de l'autonomie. (10)

Il est étonnant de trouver le président aussi pessimiste au début de la narration malgré le fait que le pays devient indépendant, et le fait que le futur semble plus optimiste que le présent. Par exemple, il est important que l'ancienne autorité reste courante et informée de chaque détail dans les secteurs du nouveau gouvernement pour éviter l'abus du pouvoir par le président et ses ministres, d'autant plus que l'expérience de commandement dans le domaine politique et économique manque à Madiama et ses hommes. De plus, une présence forte de l'ancienne autorité est nécessaire dans tous les secteurs gouvernementaux pour que la pratique de la démocratie prospère d'une manière progressive et devienne un fait accompli. À mon avis, c'est un devoir moral que l'ancienne autorité assure une transition pacifique de pouvoir après des élections honnêtes et loin de la pratique de falsification et de duperie au moins pendant les deux premières élections, surtout à cause de la grande possibilité que le nouveau président et le

système dévie progressivement de principes de la vraie démocratie et trompe inconsciemment à la délusion de grandeur. Mais en réalité, le narrateur semble omniscient comme il nous raconte son histoire avec le pouvoir après qu'il est envoyé en prison après un coup d'état par l'armée :

Cela fait déjà trois ans que je suis enfermé dans ce réduit, sur une colline rocheuse surplombant la mer. Les conditions de détention étaient sévères au début, puis, progressivement, j'ai eu droit au journal, à la radio et à des visites. (188)

Donc, il me semble que, d'une manière ou d'une autre, l'ex-président de la nation nous raconte son histoire pour justifier la fin de la narration où il se trouve en prison comme une réalité inévitable.

D'abord, l'ex-président ne dénonce pas le fait qu'il subit un échec dans son travail comme président, mais il essaie d'affirmer au lecteur que son échec n'est pas une responsabilité individuelle, mais une responsabilité collective de l'ancienne autorité, ses conseillers, les ministres, la culture, et même sa famille et le peuple de sa nation. De toute façon, cela est normal, car c'est de la nature humaine de relier le succès essentiellement aux efforts individuels et l'insistance d'arriver aux buts désirables malgré la souffrance, les difficultés et les obstacles. Par contre, quand on échoue à réaliser les responsabilités et les buts recherchés, tout le monde fait partie de cette fin indésirable d'une manière ou d'une autre. D'autre part, le narrateur demande indirectement au nouveau président de profiter de son expérience dans ce poste, et de faire attention de ne pas répéter les mêmes erreurs, surtout à cause de l'hypocrisie des conseillers et des ministres qui jouent un rôle négatif pendant la présidence de Madiama : « Ils ont transféré sur Massiri tout ce qu'ils m'avaient donné. Est-il assez naïf pour y croire ! Il semble y

croire, ou joue à le croire. Il finira par y croire sans s'en rendre compte. Dommage... » (188). Les confessions de Madiama montrent la vérité dure que la démocratie n'est pas pour tout le monde à cause des raisons que Madiama mentionne dans le texte, mais cela ne cache pas la vérité qu'il est responsable de créer un mauvais exemple pour les générations suivantes. Donc, est-ce que Madiama est vraiment une victime de l'avidité et le double standard de l'ancienne autorité et l'hypocrisie de la société à cause de la longue histoire de la colonisation ? Ou est-ce qu'il trouve les devoirs de président plus compliqués que sa capacité et ses ressources ?

Amilcar Cabra, dans "National Liberation and Culture" indique que "... national liberation takes place when, and only when, national productive forces are completely free of all kinds of foreign domination" (56). En fait, cette suggestion par Cabra accorde le texte qui montre un rôle douteux et soupçonneux de l'ancienne autorité dans les affaires intérieures du pays, comme, je l'ai déjà indiqué. Par exemple, Cabra à mon avis, suggère une libération touchante et visible de forces productives nationales de toutes sortes de domination étrangère, la France dans ce cas, pour que la libération nationale voie la lumière. Par contre, Madiama marque l'existence de la « Main invisible » qui marche contre sa volonté et qui arrête tous ses efforts de développement et de reconstruction du pays quand il décrit le rôle de l'ancienne autorité pendant l'indépendance : « Main invisible. On sentait pourtant sa pression étouffante sur les événements » (29). De toute façon, cela montre une indépendance fragile et irréaliste d'une manière indirecte, car il propose la continuation de l'existence de la colonisation par une apparence et des moyens distingués. C'est-à-dire, les personnages autochtones remplissent les postes gouvernementaux pour continuer de servir les buts de la

colonisation. Autrement dit, l'état du personnage autochtone voit un changement inattendu, car au lieu de devenir un boy, un cuisinier, un blanchisseur, ou un garde comme dans *Une vie de boy*, il y a une grande possibilité qu'il soit choisi par l'ancienne autorité pour occuper un poste aussi important comme le président, un ministre, ou un conseiller du président. Mais en réalité, dans les deux cas, on voit un état de souffrance et d'insatisfaction, car dans *Une vie de boy* le personnage autochtone se voit comme un servant chez les Blancs, tandis qu'ici, le président se voit victime de ce poste qui le réduit à un otage de pays puissants : « A certains moments j'avais le sentiment d'être leur otage » (163). Sans doute, cette impression ambiguë met la question de l'arrivée au pouvoir en question comme elle pose la question de la validité de ce poste. Certainement, on peut profiter du pouvoir qui résulte de ce poste considérable pour établir un pays stable et une économie capable de confronter les crises comme la sécheresse avec moins de dégâts si on utilise le pouvoir correctement avec des objectifs spécifiques. En revanche, avec l'absence d'un plan gouvernemental clair il sera difficile d'estimer les dommages pendant les crises politiques et économiques. Le pouvoir peut jouer un rôle positif où le président et son cabinet peuvent établir une vraie démocratie et une économie assez forte et ferme pendant les crises, ou un rôle négatif où l'échec domine tous les secteurs et il devient impossible de trouver une sortie. Ainsi, le pays sera ouvert à toutes les possibilités comme la guerre civile et la division en plusieurs petits pays au lieu d'un seul.

D'autre part, Madiama ne cache pas le fait qu'il trouve de la difficulté à comprendre la vraie intention de l'ancienne autorité, car il prétend que les représentants des pays du nord lui rappellent souvent l'importance de respecter les droits de l'homme et

la liberté pendant les visites et les rencontres officielles. Mais il mentionne aussi qu'il reçoit en même temps des offres d'acheter des armes modernes, ce qui crée une confusion chez Madiama de comprendre pourquoi les paroles ne s'accordent pas aux actes : « Ils m'interpellaient sans cesse sur les droits de l'homme et la liberté, mais cela ne les empêchait pas de me vendre des armes » (164). Il y a un mélange entre deux dossiers bien séparés, et que l'ex-président n'a pas une vision claire de la façon dont la mentalité des pays puissants fonctionne. Le dossier des droits de l'homme et la liberté est poussé normalement par les médias indépendants et les organisations non gouvernementales concernant la question des droits de l'homme. En effet, le gouvernement se trouve forcé à mentionner ce sujet pour satisfaire une demande intérieure, car le silence dans ce cas n'est pas nécessairement un crime. Par contre, il est essentiel que le gouvernement dans les pays puissants trouve de nouveaux marchés pour vendre ses produits, en particulier des produits militaires : « Ils ne connaissent pas les sentiments, mais les intérêts » (171). De toute façon, la vente des productions militaires aux autres pays peut profiter les deux côtés. Cela donne, par exemple, l'occasion aux pays puissants de se débarrasser de l'ancienne génération de l'armée, et de faire des fortunes. D'ailleurs, le pays acheteur peut aussi profiter de ce marché pour créer une armée forte et solide, et capable d'arrêter des hostilités extérieures. On peut supposer que, de la sorte, les pays puissants trouvent dans le dossier de la vente d'armes un marché avantageux pour que la richesse prospère dans l'économie de leur pays. En revanche, le dossier des droits de l'homme et la liberté est un sujet irritant pour les pays puissants. La plupart des pays qui montrent l'abus des droits de l'homme voient cette question comme une affaire intérieure et ils considèrent les inquiétudes de la société internationale comme

une intervention évidente dans les affaires intérieures d'un pays indépendant. En conséquence, il est possible de voir des crises dans le domaine politique et économique à cause du dossier des droits de l'homme entre ce pays et les pays puissants. Pour cette raison, on voit que la plupart des pays puissants préfèrent la politique de non-intervention dans les affaires intérieures d'autres pays et de donner l'occasion aux organisations non-gouvernementales internationales et aux médias concernant les droits de l'homme pour jeter la lumière sur cette question. Par exemple, Madiama indique que les médias étrangers le critiquent d'une manière périodique : « Périodiquement j'étais la cible de leurs journaux que Yoro se dépêchait de saisir et d'interdire. Il faut dire que d'ailleurs que presque tous les journaux étrangers étaient interdits de manière permanente... » (164). Mais en réalité, il y a une ambiguïté terrible dans le dossier de l'arme, ce qui cause des doutes en la vraie intention des pays puissants. Par exemple, le narrateur, Madiama, montre clairement que son pays souffre d'une pauvreté extrême et de la famine à cause de la sécheresse : « La sécheresse avait persisté. Deux années consécutives sans récoltes. Dur pour un pays qui ne compte pratiquement que sur ses pluies pour vivre. (65). De plus, il indique clairement que son pays dépend totalement des prêts en provenance des pays riches : « À leurs conditions ... Nous en sommes maintenant à plus de six cent millions de dollars. Pourra-t-on jamais les rembourser ! On a l'impression d'être pris dans une étoile d'araignée. » (79). En fait, la question reste la vraie raison qui provoque les pays riches de continuer de faire de grands prêts à un pays qui souffre de la banqueroute et de lui donner les offres d'acheter des armes modernes, surtout quand on ne voit pas les signes d'une attaque extérieure par un pays voisin ou un pays étranger. De toute façon, la scène de l'offre et de la demande des armes provoque la curiosité de trouver la vraie

intention de ce marché, parce que le texte indique que la force excessive est employée par l'armée contre les civils pendant les manifestations et le chaos sécuritaire.

Mary-Kay Miller, dans "Aminata Sow Fall's *L'ex-père de la nation* Subversive Subtexts and the Return of the Maternal", indique que

In the context of colonialism, reproduction and production take on Marxist connotations as Sow Fall's text works to dismantle colonial and capitalist systems of production and reproduction that perpetuate dependent relationships between former colonies and colonial powers, thereby reproducing ad infinitum certain patterns of domination. (99)

En fait, Miller suggère un développement dans la relation inégale au commencement entre les colonisateurs et les colonisés d'une ancienne phase à une autre où la production et la reproduction restent encore dominées par l'autorité coloniale. C'est-à-dire, les visages et les couleurs changent dans la nouvelle phase, mais les missions ne changent pas. Par exemple, dans *Une vie de boy* on voit le commandant, un personnage français blanc, qui représente l'autorité coloniale à Dangan, tandis que dans *L'ex-père de la nation* on voit Madiama, qui est un personnage africain, choisi par l'ancienne autorité pour devenir le président de son pays. La différence dans les deux cas, c'est que le commandant, dans le premier texte, travaille durement et avec dévouement pour réaliser les objectifs de l'autorité coloniale. Il n'éprouve pas de conflit entre son identité, son ambition et son travail. Par contre, Madiama éprouve une contradiction profonde entre son identité et ses ambitions d'un côté et son travail comme le premier président de la nation après l'indépendance de l'autre côté. En fait, il est conscient de la réalité qu'il est un homme africain d'un pays colonisé par la France. Il semble être conscient aussi de son

intention de travailler pour améliorer la situation économique de son peuple et de le faire sentir son existence et sa dignité : « ... pour arriver au seul but rêvé : installer le peuple dans la dignité et dans le bien-être moral et spirituel » (13). Mais il indique qu'il trouve des obstacles de pratiquer ses pouvoirs pour réaliser ses buts, car il indique qu'il ne gouverne pas certains secteurs sensibles dans le gouvernement comme la défense et la finance. De même, il prétend l'existence d'un « Main invisible » dans tous les secteurs du gouvernement, qui fonctionne principalement et intentionnellement contre ses plans et ses projets. D'ailleurs, Madiama ne cache pas son insatisfaction de la façon dont les représentants des pays puissants lui donnent les instructions qu'il doit recevoir et suivre : « Ils me prennent pour leur valet ou quoi ? » (163). Cela donne l'impression qu'il souffre d'un conflit intérieur entre son identité et son poste, car il se voit président d'un pays prétendument indépendant. La réalité lui montre le contraire de cette théorie, où il se trouve comme un « otage », entre les mains des pays puissants où il est censé montrer la soumission et l'obéissance. En effet, il éprouve un conflit intérieur entre sa conscience qui lui provoque de mettre sa dignité et l'indépendance de son pays par-dessus toutes les autres considérations. Par contre, le poste du président le force à suivre les ordres et les interventions des pays puissants. Donc, il se trouve déchiré ou incertain de ce qu'il doit représenter comme président : est-ce qu'il est dans ce poste pour représenter son pays et son peuple ? Ou est-ce qu'il est dans son poste pour représenter les intérêts de l'ancienne autorité ou les pays puissants ?

Cette situation où le président se trouve perdu et déchiré à cause de son poste prépare un regard sur la personnalité de Madiama et sa capacité de conduire la nation, et sur le rôle de la culture et de la religion aussi dans la formation de la personnalité du

premier président de la nation après l'indépendance. La façon dont le président voit son peuple et son poste a changé radicalement après qu'il a passé quelques années comme président. Alors, il est nécessaire d'examiner les stations qui transforment ce personnage d'un homme pacifique qui aime sa famille, son travail comme un infirmier, et son peuple, en président inexorable qui méprise son peuple et sa souffrance à cause de la sécheresse et la faim.

D'abord, il est intéressant que Madiama voit la solution pacifique politique comme la meilleure manière de faire face à la colonisation française de son pays, en particulier quand cette façon semble plus acceptable pour l'opinion publique locale et internationale qui préfèrent la lutte civile à la lutte militante pour réaliser les buts politiques :

Cette situation ne me gênait pas du fait qu'elle préparait l'avenir en douceur. Je n'avais jamais aimé les grands bouleversements ni le désordre des grands chambardements. Je détestais les révolutions. Avant l'indépendance... (10)

En fait, la façon dont le narrateur se présente comme une colombe de la paix fait que l'ancienne autorité le voit comme le meilleur candidat pour occuper le poste du président. De plus, la voix de Madiama, qui attire l'attention parmi les autres voix éclatantes qui appellent au chaos et à la violence, semble sans rival la voix de la conscience du peuple et de la logique. En effet, on peut supposer que l'ancienne autorité préfère s'asseoir et dialoguer avec la voix de la conscience et de la logique plutôt qu'avec la voix du sang, en particulier quand le narrateur emploie des expressions fleuries comme « l'avenir en douceur » (10) et « Je détestais les révolutions » (10). De la même manière, on voit que Madiama fait tous ses efforts pour présenter une solution pacifique et acceptable de

l'autorité coloniale. Par exemple, une solution qui peut maintenir la discipline, qui peut sauver la dignité de l'ancienne autorité et lui assurer une sortie en toute sécurité avec la tête haute, et qui peut redonner au peuple sa liberté et au pays son indépendance sans verser une goutte de sang : « Négocions dans la paix pour conquérir notre liberté. Pourquoi verser le sang de nos pères, de nos fils et de nos frères si le dialogue peut nous permettre d'arriver à nos fins ? » (10). Certainement, la proposition de Madiama est d'une manière ou d'une autre une solution sur un plat d'or pour la colonisation française qui trouve la négociation avec la voix de la logique ou la négociation meilleure que la voix du sang ou la révolution sanglante. Par exemple, dans le cas d'une révolution publique et violente, l'ancienne autorité se trouve dans une situation irritante et compliquée devant l'opinion publique internationale à cause de l'emploi de la violence excessive contre les citoyens dans un pays colonisé si elle réussit à étouffer la révolution. D'ailleurs, elle doit éprouver l'amertume de la déception et de perdre sa réputation comme un pays puissant dans le cas de la défaite. Mais le vrai cauchemar à mon avis dans le cas de la défaite est la possibilité de faire disparaître des relations politiques et économiques après l'indépendance, puisque les relations politiques et économiques sont plus intéressantes pour un pays puissant qui cherche souvent des marchés permanents pour ses productions industrielles. On peut supposer que, de la sorte, Madiama est l'homme politique qui peut protéger et servir les intérêts de l'ancienne autorité au maximum après l'indépendance. La colonisation peut imposer des conditions difficiles et des accords militaires et économiques à long terme pendant la négociation. L'assurance d'une transition docile et pacifique de la période du colonialisme direct au néocolonialisme qui est mentionné dans le texte par la « Main invisible » qui est partout

et nulle part, est plus importante. On peut supposer aussi l'accession à l'indépendance par la négociation comme une grande victoire du peuple colonisé et du mouvement pacifique pour arriver aux objectifs des droits civils et politiques par les moyens démocratiques et civils. Quand un peuple colonisé peut persuader les colonisateurs d'abandonner leur pays sans violence, il peut se présenter à la société internationale comme un bon exemple d'un peuple harmonieux et pacifique. En réalité, le texte peut donner aussi des autres impressions qui renversent, d'une manière ou d'une autre, la vraie intention de Madiama. À mon avis, on peut supposer que Madiama choisit ce chemin parce qu'il devient conscient que la résistance militante ne réussit jamais à obliger les colonisateurs à quitter le pays sans retour, à cause de la supériorité militaire de l'autorité coloniale. L'autre possibilité est que Madiama est une personne arriviste qui cherche les occasions pour réussir socialement et politiquement malgré la souffrance de son peuple. Il réussit énormément à persuader l'autorité coloniale qu'il est l'homme d'état qu'il cherche, et le peuple qu'il est le sauveur attendu depuis longtemps. Donc, est-ce que Madiama est vraiment un président naïf comme il prétend pendant la narration ? Autrement dit, pourquoi Madiama réussit-il à mieux se présenter pendant l'opposition que dans le pouvoir ?

Le texte présente Madiama comme un politicien par hasard, car il indique franchement qu'il a un beau et noble but au début de sa vie, où il consacre ses efforts et son temps pour offrir les soins médicaux pour des malades. De plus, il indique que quelqu'un a abimé la terre, car la terre est aussi victime donc elle cause la souffrance humaine à cause de son impureté :

La maladie, c'est une souillure de la terre. (98)

« *Je laverai la terre d'un peu de ses souillures en combattant les souffrances humaines. Je deviendrai infirmier.* » (98) (Guillemets et italiques dans le texte)

On peut supposer que la persistance de Madiama dans son attitude porte au moins deux significations de sa vraie personnalité. La première est que le narrateur n'a pas d'ambitions politiques, et que la souffrance humaine à cause de la maladie est le domaine où il veut investir sa vie et ses efforts en combattant la maladie en offrant des soins médicaux. La deuxième signification, qui semble plus importante, est que Madiama n'a pas la volonté d'être un chef ou un leader, mais on peut conclure qu'il préfère évidemment travailler sous l'ordre d'un chef ou d'un leader, en particulier quand il choisit de devenir un infirmier au lieu d'un médecin. Cela est une autre bonne raison pour que l'autorité coloniale pense sérieusement à choisir une personne comme Madiama pour remplir le poste du président, en particulier quand il semble qu'il est prêt à travailler volontairement sous l'ordre d'un chef, qui est l'ancienne autorité et les pays puissants dans ce cas. Il est parfait pour ce poste, aux yeux des manipulateurs, car il est facilement manipulable. En effet, un président loyal et obéissant semble un choix idéal pour l'ancienne autorité, plutôt qu'un président têtu et révolutionnaire avec une forte personnalité qui pousse involontairement les pays puissants à montrer les yeux rouges et les muscles militaires de temps en temps. Ce qui soutient cette interprétation, est le fait que Madiama a travaillé comme le trésorier de la fédération des syndicats de soignants sous l'ordre de Malang, son ami et son camarade pendant sa lutte pour le syndicat, qui devient son ennemi et son opposant quand il est au pouvoir. Certainement, la question intéressante, dans ce cas, est pourquoi l'ancienne autorité ne choisit pas Malang qui est le patron de Madiama comme il est le secrétaire général de la fédération des syndicats de

soignants. Autrement dit, pourquoi est-ce que l'ancienne autorité trouve le trésorier la meilleure personne pour devenir le président, tandis que son chef semble plus raisonnable pour occuper ce poste comme il a la capacité et l'expérience dans l'administration ?

À mon avis, on peut entrevoir une raison cachée dans cette décision qui donne la priorité à choisir Madiama et pas Malang pour ce poste considérable. L'ancienne autorité donne à Madiama le poste du président comme une faveur, qui mérite le remerciement et la gratitude. Malang se trouve l'homme propre pour le poste comme il se montre la personne la plus capable et la plus compétente pour occuper ce poste sensible. L'ancienne autorité réussit à cultiver un sujet de discorde dans un pays émergent, qui a la possibilité de rendre la situation politique inflammable à n'importe quel moment. L'ancienne autorité réussit à mettre une personne hésitante, faible, et inexpérimentée comme Madiama dans le poste du président. D'autre part, l'opposition se trouve sous l'ordre d'une personne forte et qui a des compétences en leadership comme Malang. Le pays se trouve dans un début politique difficile sous l'ordre d'un chef inapproprié pour affronter une grande crise comme la sécheresse. On peut aussi supposer que l'ancienne autorité choisit un politicien comme Madiama parce qu'il semble qu'il représente la voix de la logique, et qu'il est une personne pragmatique. On peut aussi supposer que l'ancienne autorité choisit Madiama pour que la jeune démocratie voie la lumière, car il est noté que Madiama est choisi pour devenir à la tête d'un gouvernement de transition suivie d'une élection démocratique comme déjà mentionné. Puis, les pays puissants prennent une position positive pendant la sécheresse, car ils se tiennent à côté de Madiama et son peuple pendant cette crise terrible qui domine soudain l'économie du pays en offrant les prêts nécessaires pour alléger le malheur pendant ce temps dur et difficile. Madiama

indique clairement que l'ancienne autorité soutient ses efforts d'austérité pour affronter les dommages de la sécheresse : « L'autorité coloniale se tenait à l'écart comme pour me soumettre à un test, et il en était ainsi mieux pour moi » (29). On peut supposer que les pays puissants sont obligés de faire quelque chose pour aider Madiama et son gouvernement pour faire face à la sécheresse d'une manière plus évidente et plus efficace, en particulier après la domination de la corruption dans les secteurs gouvernementaux. Ce n'est pas juste de reprocher sévèrement l'ancienne autorité et les pays puissants pour une situation irritante où ils voient l'intervention comme la seule manière de sauver le pays du chaos, de la fragmentation ou de la guerre civile.

D'autre part, il est remarquable comment la lutte politique pour le syndicat pénètre la vie de Madiama et sa famille après qu'il réussit à faire de son rêve une réalité, puisqu'il reçoit l'ordre pour commencer à travailler comme un infirmier dans le dispensaire de Santiaba, Lébar où il peut combattre la maladie : « Nous avons signé : Madiama Niang, dispensaire de Santiaba, Lébar ... » (179). Le narrateur indique que l'idée de s'organiser dans un syndicat était principalement pour améliorer la réalité des services de santé dans le pays, comme c'est un but noble : « Il y était question de ne pas baisser les bras, de s'organiser en syndicat pour défendre les intérêts de la santé » (181). Madiama trouve l'idée du syndicat une bonne manière pour organiser les efforts et les opinions dans une seule direction qui peut mieux servir les objectifs de ses membres. Madiama se présente comme un vrai partisan avec Malang et les autres pour l'idée de lutter d'une manière progressive et civile en échangeant les idées et les démarches nécessaires pour commencer leur projet de syndicat en écrivant des lettres. Il indique qu'il est enfermé dans la prison à cause de ses lettres : « Au moment où je lisais et relisais

les lettres à la lumière d'une lampe-tempête, j'avais entendu des crissements secs sur la pierre, puis deux gendarmes et un homme en civile étaient entrés dans ma case. » (181).

Madiama continue sa narration pour montrer que les deux gendarmes et l'homme en civile sont là pour l'enfermer en prison ; « Je fus enfermé pendant six mois dans une cage de pierre au fond d'une longue galerie ... » (182). On peut supposer que, Madiama est un personnage qui a un caractère flexible, qu'il a une conscience délicate, et que son attitude le provoque à suivre une politique adroite concernant la politique et le pouvoir. Mais en réalité, Madiama devient une autre personne, qui est bien distinguée, après la mort de sa fille aînée Nafi, en particulier quand il commence à mépriser son peuple et sa souffrance à cause de la sécheresse. Le texte ne donne aucun signe qu'il fait incliner la violence, ou qu'il a une tendance égoïste avant d'avoir accédé au pouvoir. Par contre, il semble avoir une propension au bien et éprouver son existence dans son métier comme un infirmier parmi les patients. Cela nous incite à chercher d'autres possibilités qui peuvent jouer un rôle positif dans la transformation de la personnalité du président en homme endurci et un président dictateur.

Le texte donne un signe indirect de la possibilité de la transformation de Madiama en homme endurci, en particulier dans l'histoire du mariage de ses parents. Regardons le dialogue entre Coumba Dado Sadio, la mère de Madiama, et son père Ndari qui veut trouver l'avis de sa fille sur le mariage avec le père de Madiama, et le fils de Mangoné le bûcheron :

-Je veux bien, mon père... Mais tout le monde le méprise.

-Pourquoi donc ?

-Pour être le fils de Mangoné le bûcheron qui, dit-on, coupait la tête de ceux que la justice des hommes blancs avaient condamnés. (61)

... Le fils peut être meilleur que le père. (61)

En fait, le texte indique clairement qu'il y a une histoire sanglante dans la famille qui s'arrête chez le père de Madiama, et que Coumba Dado a une grande peur de ne pas trouver la paix dans ce mariage à cause de ce fait. De sa part, elle voit une histoire de honte dans la famille de Mangoné, à cause d'être un agent de l'ennemi, ou un traître de son propre peuple. Pourtant, Ndari voit la situation d'une manière différente, car il semble qu'il est plus juste que sa fille quand il la provoque à chercher son histoire pour trouver s'il a un passé criminel en supposant la possibilité que le fils est remarquablement distingué de son père. De toute façon, la main de la destinée semble retrouver ce qu'on avait perdu chez Madiama mais non son père. Madiama est victime de la fatalité de la famille, bien qu'il ressemble à son père jusqu'au moment de la mort de Nafi. Le père de Madiama semble la seule exception à cette honte qui se déroule dans la famille, et Madiama trouve ses mains inondées dans l'effusion du sang de son propre peuple comme un destin inévitable. Mais en réalité, on ne peut pas supposer que cette histoire donne une réponse acceptable à une question aussi considérable que le poste du président, en particulier la ressemblance entre Madiama et son grand-père, surtout à cause de la différence de temps, et la manière de voir les événements entre les deux. De plus, ce n'est pas possible de faire une comparaison concernant les responsabilités et les difficultés qui confrontent chacun d'eux.

Je trouve étrange et étonnant la façon dont le narrateur présente son peuple comme un peuple qui est dominé par l'hypocrisie et la divinisation du président, surtout

quand il accuse franchement son peuple de le pousser à devenir un dictateur : « ... Baudrain, c'est le peuple qui fait les tyrans... Au revoir ! » (165). De plus, il ne cache pas ses sentiments envers ce pauvre peuple qui ne trouve que Dieu et le ciel pour entendre ses souffrances et ses chagrins, car la séparation entre le peuple et le président devient plus grande qu'on peut imaginer : « Plus je regardais ce peuple, plus je le détestais » (164). Madiama ne méprise pas son peuple sans donner de justifications, car il montre au cours du texte comment tout le monde commence à le regarder comme un dieu qui marche sur la terre et parmi le peuple : « Après Dieu, j'étais tout. C'est le peuple qui le disait, qui le répétait, qui le chantait et qui le l'écrivait. » (14). Il indique aussi qu'il arrive point qu'il ne peut pas continuer à exercer le pouvoir à cause de l'hypocrisie exagérée par son cabinet et le média gouvernemental : « - Un prophète, même ! N'oubliez pas : vous aviez dit dans un de vos discours que nous entrions dans un cycle de sécheresse dont on ne pouvait pas prévoir la fin. » (109-10). Mais en réalité, la façon dont le narrateur accuse son peuple de jouer un rôle positif dans son échec pendant sa présidence est une question difficile de plusieurs manières. Par exemple, le peuple voit dans Madiama le fils de la nation qui peut arriver au pouvoir pour représenter son peuple pour la première fois après une longue période de colonisation européenne. Le peuple croit au début de l'indépendance que Madiama, le premier président de la nation, commence où l'ancienne autorité arrête. C'est-à-dire, le peuple est persuadé que les procédures de démocratisation de la société et du gouvernement sont prévues de se passer plus rapidement en la présence d'un président noir qu'en celle d'un commandant blanc. Dans les régimes démocratiques, le peuple est la source du pouvoir, et le président gagne sa légitimité de son peuple. Selon le dictionnaire Le Robert Micro la définition de la démocratie

est : « Forme de gouvernement dans laquelle la souveraineté appartient au peuple ; état ainsi gouverné. » (354). Donc, c'est le devoir de Madiama de travailler durement pour réaliser les objectifs et les ambitions de son peuple dans la liberté et la vie décente. Alors, ce n'est pas juste d'accuser le peuple de faire les tyrans après toutes ces années de souffrance et de faim à cause de l'échec du président et ses conseillers en particulier et le gouvernement en général de confronter la crise de la sécheresse. Ce qui est troublant dans l'histoire de Madiama et le fait qu'il devient dictateur et qu'il donne un exemple horrible d'un homme autochtone au pouvoir. Madiama et son gouvernement donnent l'occasion à l'armée d'interférer dans les affaires politiques et civiles. Cela est un vrai cauchemar pour le peuple, car le résultat est tragique, et c'est le peuple qui doit payer trop cher, comme les officiers militaires commencent à penser au pouvoir au lieu de consacrer leur temps à protéger les frontières du pays de l'hostilité extérieure. Ainsi, le coup d'état devient souvent le moyen préféré pour arriver au pouvoir au lieu d'une élection libre et honnête. Donc, la prétention que le peuple fasse des tyrans n'est pas acceptable, parce que c'est le devoir du président et de son gouvernement d'assurer la justice sociale et que tout le monde est sous l'ordre de la loi. Madiama accuse son propre peuple qui souffre de la faim et de la misère de faire des tyrans et oublie que c'est lui et son gouvernement qui sont responsables de trouver une solution urgente à cette crise économique. D'autre part, Madiama accuse son peuple de faire les tyrans parce qu'il devient lui-même une victime de pouvoir et il veut expliquer pourquoi il est en prison d'un côté. De l'autre côté, il est possible qu'il voit son propre peuple coupable de la mort de Nafi, sa fille aînée, dont il veut dire qu'il devient dictateur parce qu'il ne peut pas oublier la brutalité de son peuple pendant les manifestations. Ironie du sort, Madiama partage les accusations d'une

manière juste, car il indique franchement qu'il goûte le bien-être et une vie confortable et luxueuse pendant sa présidence, tandis que son peuple souffre des privations :

Le même soir, j'avais fait mon bilan. Le Château : bien sûr une vie de rêve pour le corps et pour les sens. On pourrait l'imaginer comme une miniature de paradis... Des hommes et des femmes au-devant de mes désirs, prêts à me prêter leur dos pour marcher. Tout, apparemment, à ma portée. (79)

Par contre, les vrais coupables dans cette tragédie, sont les conseillers du président et les ministres, en particulier Andru qui joue un rôle ambivalent pendant la crise de la sécheresse :

-Rien d'alarmant, avait dit Andru. C'est un phénomène cyclique, comme le sait son Excellence. (47)

Bambi le ministre de l'Agriculture avait enchaîné : -Tout va bien, Excellence. Personne ne souffrira de cette sécheresse, ... J'ai examiné la situation sur place. Rien d'inquiétant... (47)

C'est étonnant comment Andru et les ministres réussissent à diminuer le danger de la catastrophe et à donner une fausse image de la vraie situation au président. Sans doute, le narrateur, Madiama, montre le rôle manipulant d'Andru et les autres ministres pour indiquer qu'ils sont les vrais coupables dans son échec de faire ses devoirs comme un président. D'ailleurs, le texte donne l'impression que le cabinet tout autour du président voit la vie du président comme plus importante que le peuple, et que la lucidité et la netteté d'esprit du président sont leur priorité. On peut supposer que l'équipage du président présente le peuple et ses souffrances à cause de la famine comme une source de dérangement pour le président. De même, ils réussissent d'une manière maligne à

inverser la relation entre le peuple et le pouvoir, car ils présentent le peuple au service du pouvoir et du président. Donc, ils réussissent à persuader le président que le temps qu'il passe en pensant à son peuple et ses souffrances est une faveur et pas un devoir qui mérite le remerciement et la gratitude par le peuple. Alors, ils réussissent à détruire la relation démocratique entre le peuple et le pouvoir comme le président n'est pas conscient de ce qui se passe dans le pays dans ce temps difficile de l'histoire de la nation. Mais le plus troublant dans cette histoire, c'est ce qu'Andru fait avec le président qui semble d'une certaine manière le lavage de cerveau, car il donne à Madiama le sentiment qu'il est une personne différente de son peuple, et que le pouvoir demande que la personnalité de président se relie à un mythe et le mystère :

Vous n'êtes pas un homme ordinaire... Il faut que le mystère vous entoure et que, progressivement, le peuple vous identifie à un mythe. Mythe de la puissance et de la gloire... Un homme sans mystère arrive difficilement à gouverner ... (51)

Alors, il est évident qu'Andru est le personnage le plus coupable dans ce roman parce qu'il joue un rôle diabolique où il travaille d'une manière systématique pour empêcher Madiama de jouer son rôle comme président. On peut supposer aussi qu'Andru est le personnage qui joue le rôle du diable, où il réussit peu à peu à séparer Madiama du monde réel vers un état d'Utopie où le président ne voit et n'écoute que ce qu'Andru permet. En plus, le narrateur ne cache pas son regret de devenir conscient trop tard de ce rôle néfaste et pernicieux qu'Andru joue dans les secteurs du gouvernement, en particulier quand il manipule le président plus qu'il offre des conseils sincères d'une manière professionnelle et modeste. Le texte montre le moment où Madiama voit le visage démasqué d'Andru, car il montre au président d'une manière évidente qu'il ne

peut pas abandonner le pouvoir : « - Vous ne pouvez pas démissionner ! » (91). De même, le président remarque qu'Andru le manœuvre « comme une marionnette » (91). Donc, la question intéressante dans ce point-ci, est comment un conseiller du président joue un rôle catastrophique de détruire la démocratie émergente après l'indépendance. Le premier coupable de donner l'occasion à Andru et les autres ministres d'avoir une grande influence dans les secteurs du gouvernement est le président Madiama. Le président est la soupape de sûreté de la démocratie comme on dit, et c'est sa responsabilité d'être certain que tous les secteurs du gouvernement fonctionnent proprement au service du peuple d'une manière juste et égale. De même, le président est responsable d'assurer que les membres de son équipage sont professionnels et honnêtes. Donc, si un ou quelques membres de l'équipage du président est inexpérimenté ou s'il y a des soupçons de corruption autour d'un conseiller ou un ministre, le devoir de l'office et la conscience de la morale du président rendent une responsabilité obligatoire pour ne pas laisser ces soupçons passer sans que la justice prenne lieu. Mais dans ce roman, la situation du président est problématique, parce que Madiama et son cabinet sont nommés par l'ancienne autorité pour occuper ces positions gouvernementales. Ce n'est pas juste de blâmer le président sans mentionner le rôle de l'ancienne autorité dans cet événement historique, en particulier quand le président accuse les membres de son équipage d'être hypocrites et inexpérimentés. Par exemple, on emploie beaucoup d'expressions de grandeur quand on s'adresse au président comme « Excellence », « Père de la nation », et « Guide de la nation », sauf Latsouk, le seul personnage honnête parmi les ministres du gouvernement : « Il était presque le seul à m'appeler Monsieur le président de la République et non Excellence ou Père de la nation » (115). De toute façon, l'existence

d'un personnage puissant et honnête au pouvoir est nécessaire pour déterminer les problèmes qui confrontent le travail du gouvernement. De même, il peut travailler pour trouver une solution appropriée pour corriger la performance du gouvernement d'une manière qu'il fonctionne mieux pour servir le peuple d'une manière égale et juste. Mais le texte montre d'une manière qui ne laisse aucun doute qu'un seul homme ne peut pas corriger ce qui est contaminé par la plupart des membres de l'équipage du président. En outre, les efforts de Latsouk avec le soutien limité de Madiama pour confronter la corruption dans le gouvernement ne voient pas la lumière, parce que ce processus a besoin d'un effort collectif parmi les membres de l'équipage du président. Ce processus a besoin d'un effort collaboratif entre le gouvernement et le peuple pour montrer qu'il y a une intégration et une harmonie entre les deux. Sans l'indépendance de la justice le processus de confronter la corruption devient une mission impossible et difficile à achever. Mais en réalité, Madiama indique franchement plusieurs fois qu'il était « naïf » pendant sa présidence et qu'il devient conscient de l'existence énorme de la corruption dans les secteurs du gouvernement après qu'elle devient un fait accompli. Par ailleurs, le texte montre que les opérations de la corruption deviennent systématiques et protégées dans une collaboration intégrale entre quelques membres de la famille du président et les ministres. Par exemple, la coopération entre Yandé, la femme de Madiama, et son conseiller Andru dans les opérations de la corruption financière et dans les espionnages contre l'opposition deviennent une source de dérangement pour le président et Latsouk. Donc, la confrontation de la corruption gouvernementale par Latsouk devient inutile, car elle devient un problème insoluble. Donc, on peut supposer que les solutions pour confronter ce problème ne voient pas la lumière parce que c'est le président et ses

hommes qui sont accusés de conduire les opérations de la corruption financière.

Autrement dit, une solution qui vient de l'intérieur de gouvernement ne semble pas efficace, donc on doit chercher le rôle de l'opposition politique par Malang et Sèni pendant cette période difficile, en particulier parce que l'existence de l'opposition dans les exemplaires démocratiques est toujours nécessaire. Par exemple, on s'attend souvent à ce que le parti de l'opposition critique et observe la performance du gouvernement. De plus, l'opposition peut se présenter comme une alternative sérieuse pour arriver au pouvoir d'une manière démocratique après l'échec du président et ses ministres à réaliser leurs promesses et leurs devoirs en dirigeant le gouvernement. Ce qui peut assurer souvent une transition pacifique de pouvoir entre l'opposition et le parti au pouvoir et un échange des rôles entre les deux d'une manière qui sert mieux le développement de l'expérience démocratique d'un pays émergent. Par contre, le texte montre une scène horrible de la relation entre le pouvoir et l'opposition, parce que le gouvernement décide peu à peu de fermer les yeux et les oreilles aux demandes de l'opposition et la voix du peuple. À vrai dire, le gouvernement emploie tous ses efforts et ses moyens pour discréditer et bâillonner l'opposition et de présenter les membres de l'opposition politique comme des traîtres : « Trois mois après, lorsqu'il avait estimé que la leçon était bien comprise, il avait libéré ceux que les médias officiels ne désignaient plus que sous le nom de « traître ». » (153). L'échec de Madiama et son gouvernement de confronter la crise de la sécheresse d'une manière efficace est le début de la fin de la démocratie, en particulier quand le gouvernement répète les mêmes erreurs sans penser à donner l'occasion à l'opposition d'arriver au pouvoir. Ce qui me semble des pas fermes envers un régime de dictature et un destin inconnu, où le peuple se trouve seul et perdu pendant

la gouvernance d'un régime qui ne représente pas ses ambitions et ses objectifs. De toute façon, l'échec du gouvernement de trouver une terre commune avec l'opposition pour s'asseoir et dialoguer, donne des justifications au peuple d'agir d'une manière chaotique et sanglante pour faire face à ce régime tyrannique qui ne représente pas la volonté de son peuple non plus. En effet, les justifications de Madiama de mépriser son peuple après la mort de sa fille aînée Nafi pendant les manifestations ne sont pas justes parce qu'un ventre affamé n'a point d'oreille. Bien sûr, la mort de Mlle Nafi est tragique parce qu'elle est innocente, mais la mort d'un grand nombre de manifestants pendant la manifestation dans le château présidentiel par l'armée est un crime contre l'humanité.

La détérioration de la relation démocratique entre le pouvoir et le peuple met la question de l'indépendance en doute, notamment après que le peuple se trouve au bout de ses ressources et que son propre gouvernement ne semble pas sérieux pour présenter une feuille de route comme une sortie de la crise de la sécheresse. Cette crise économique indique clairement que la nation est encore dépendante de l'ancienne autorité malgré l'indépendance. La crise de diriger la situation économique à cause de la sécheresse montre une crise profonde dans la capacité faible de la nation de se conduire et de se diriger après l'indépendance. Ce qui implique d'une certaine manière une crise culturelle, parce que l'échec de Madiama à affronter la crise de la sécheresse et à devenir un dictateur et à être enfermé en prison après un coup d'état par l'armée, est un échec de la nation. C'est-à-dire, la nation n'est pas encore prête à adopter profondément la pratique de la démocratie, et la démocratie est un projet européen par l'ancienne autorité. On peut supposer que la démocratie dans ce cas est un projet extérieur qui est accepté comme une idée, mais elle présente beaucoup d'obstacles et de difficultés en pratique. Aimé Césaire,

dans *Discours sur le Colonialisme*, écrit « Et je dis que de la colonisation à la civilisation, la distance est infinie » (10). En fait, cette suggestion contredit ce texte, comme la nation se trouve perdue au milieu de son chemin vers la civilisation. Autrement dit, le peuple noir a réussi à abandonner sa culture traditionnelle et sa religion païenne, à la manière d'*Une vie de boy*, à cause de l'assimilation de la manière qui sert les buts de l'autorité coloniale. Mais ce peuple n'a pas la capacité de marcher en pas ferme vers la prochaine phase, où il appartient à une identité et une nation, en particulier quand la nation ne réussit pas à produire un chef qui peut assurer cette transition vers la démocratie. De même, Fanon, dans *On National Culture* indique que "National culture under colonial domination is a culture under interrogation whose destruction is sought systematically" (640). Cette proposition ne s'accorde pas beaucoup avec *Une vie de boy*, parce que l'idée de la nation et sa culture est une idée européenne qui voit la lumière grâce à l'existence européenne en Afrique en général. Par contre, on éprouve l'idée d'une nation émergente dans *L'ex-père de la nation* qui lutte pour affirmer son existence après l'indépendance par le premier président qui est nommé le père de la nation. Ironie du sort, ce n'est pas l'ancienne autorité qui travaille pour détruire la culture nationale de la nation comme Fanon propose, mais c'est le père de la nation et son gouvernement et les pays puissants qui font cette mission horrible. L'ancienne autorité établit la base de la démocratie avant l'indépendance en donnant l'occasion à la nation émergente d'éprouver son existence et sa culture avant l'arrivée de Madiama au pouvoir. En revanche, après l'indépendance la nation émergente montre involontairement une retraite des principes de la démocratie et la chute dans le marais de la dictature et le régime militaire. Ainsi, la nation se trouve sans une identité unique entre son passé et son présent, où elle voit la honte au passé et la

misère au présent. Alors, les individus perdent leur appartenance à cette nation qui n'a pas la capacité de représenter les ambitions de ses membres.

Finalement, l'échec de la nation émergente est un échec collectif, où l'ancienne autorité, le président et le peuple ne peuvent pas trouver une terre commune pour mieux servir les intérêts de chaque côté. Mais le président est responsable de cet échec dans la première classe, parce que c'est son devoir d'assurer la continuation de la démocratie, de travailler durement et sincèrement pour alléger la crise de la sécheresse, et d'agir d'une manière sage et logique avec les pays puissants et leurs intérêts. De la même manière, il est nécessaire que le président et son gouvernement travaillent d'une manière raisonnable et ferme dans le sujet de la réconciliation entre le pouvoir et le peuple d'un côté et le pays et l'ancienne autorité et les pays puissants de l'autre côté pour assurer des relations mesurées sur le plan local et international. Pour conclure, la nation gagne souvent son identité de son premier président, donc le succès du premier président est un succès de la nation où il porte le titre de père de la nation, tandis que son échec est la chute de la nation dans l'obscurité du chaos et le régime dictatorial.

Conclusion

La situation d'l'homme autochtone devient plus compliquée en la présence de l'homme blanc, puisqu'il perd le lien avec son passé. Il perd son identité et son existence harmonieuse avec son peuple et le monde où ses parents et son peuple existent. Il commence à chercher son bonheur ailleurs, où ses ambitions semblent assez étranges et irréalistes. Cette existence troublante de l'homme noir vient de la crise de l'identité où il ne sait pas comment se représenter dans la présence de l'homme blanc. Il lutte pour affirmer son existence dans la nouvelle société au prix de sa dignité quand il accepte de travailler dans le service d'un patron blanc. Mais le colonisateur blanc a déjà mis les frontières pour assurer que l'homme noir forme la classe basse dans le quartier européen. *Dans Une vie de boy*, c'est l'autorité coloniale qui nomme les colonisateurs blancs pour occuper les positions importantes dans la ville de Dangan. Donc, le monopole du pouvoir et de la fortune par la minorité blanche est le modèle que l'autorité coloniale préfère suivre pour diriger les affaires des colonies en Afrique. Par conséquence, l'homme autochtone noir représenté par Toundi dans *Une vie de boy* se trouve travaillant dans le service du patron blanc. Il se trouve souvent sous l'ordre et l'observation d'un chef ou d'un patron blanc comme un fait accompli. Les personnages autochtones noirs dépendent de la présence de l'homme blanc pour affirmer leur existence. De sa part, l'autorité coloniale travaille systématiquement pour que l'homme noir continue à être incapable à achever son indépendance. Pour cette raison, l'homme autochtone noir dans *Une vie de boy* semble incapable d'imaginer son existence et ses ambitions sans la présence forte de l'homme blanc et sa civilisation. Donc, la question de l'identité est nécessaire pour que la vie continue pour l'homme noir pendant l'époque coloniale. Cette question est

problématique, surtout parce qu'il a perdu son indépendance d'un côté puis il se trouve dans un état d'esclavage par l'homme blanc de l'autre côté. La destruction de l'identité traditionnelle de l'homme noir par l'homme blanc est nécessaire pour avoir un nouveau recommencement comme un fait inévitable. Mais le recommencement de l'homme noir avec une identité moderne et capable de remplir ses besoins est une question compliquée. Les résultats de la crise de l'identité de l'homme noir représenté par Madiama dans *L'ex-père de la nation* deviennent clairs à cause du faux recommencement pendant l'ère coloniale. De plus, la crise du commandement par Madiama et son gouvernement devient inévitable à cause de la façon dont l'autorité coloniale reforme l'homme noir pendant la période coloniale. Mais le plus étonnant dans ce cas est le fait que l'autorité coloniale prépare l'homme noir à penser et à agir comme un suivant et pas comme un commandant ou un patron, ce qui rend Madiama trop faible pour agir d'une manière professionnelle, en particulier avec les crises que confrontent son gouvernement comme la sécheresse et la corruption. L'échec de Madiama de se présenter comme un bon exemple de l'homme noir au pouvoir est aussi un échec pour les générations suivantes. Alors, il est nécessaire de montrer le rôle de l'homme blanc pendant le colonialisme pour voir comment les attitudes des colonisateurs approfondissent la crise de l'identité de l'homme noir. Dans *Une vie de boy*, par exemple, Toundi apprend à lire et à écrire par le père Gibert qui est un homme religieux blanc. On peut aussi marquer que la société autochtone noire abandonne sa culture traditionnelle grâce à la présence de l'homme blanc. De plus, les établissements de la civilisation européenne comme la Résidence, la station agricole et les autres établissements à la ville de Dangan existent grâce à la présence de l'homme blanc. Oyono présente l'homme européen à Dangan comme un commandant, un

instituteur et un ingénieur. Mais l'exemple le plus attirant est la tolérance et le respect que l'homme blanc montre à sa femme. La monogamie de l'homme européen blanc représenté par le commandant dans *Une vie de boy* est un bon exemple de l'homme au pouvoir. Sans doute, que cet exemple est un fait commun en Europe mais pour l'homme autochtone qui est connu par la polygamie, en particulier parmi les chefs de tribus, c'est une attitude attirante. Par contre, l'homme européen blanc dans *Une vie de boy* présente un exemple intolérant pendant la pratique du pouvoir qui joue un rôle négatif dans la mentalité de l'homme noir à longue durée. L'emploi de la violence excessive par l'homme blanc pendant les interrogations est un autre mauvais exemple de l'homme blanc au pouvoir. De même, l'existence de deux mondes dans la ville de Dangan où l'homme blanc représente la haute classe, tandis que l'homme autochtone représente la classe basse est aussi un mauvais exemple de l'homme blanc au pouvoir. Mais le pire exemple que la société autochtone noire voit pendant le colonialisme est l'idée de la minorité qui monopolise le pouvoir et la fortune, et la majorité qui souffre de misère et d'ignorance. Par contre, le rôle de l'homme blanc est positif dans *L'ex-père de la nation*, car l'autorité coloniale joue un rôle essentiel dans le développement de l'homme noir africain. La transition de l'homme noir, par exemple, de la mentalité de la tribu à la mentalité de la nation est arrivée grâce à l'autorité coloniale. De plus, le rôle positif de l'ancienne autorité est évident pendant l'indépendance car c'est l'ancienne autorité qui établit le système démocratique où Madiama est le président. On peut aussi ajouter le rôle humanitaire des pays puissants pendant la crise de la sécheresse où ils continuent à donner des prêts pour alléger les dommages de cette crise inattendue si on pense positivement à l'intention des pays puissants. Mais Madiama, le narrateur, présente les

actions et les paroles de l'ancienne autorité et les pays puissants avec beaucoup de soupçons et de doutes. Il indique, par exemple, que l'ancienne autorité continue de diriger les secteurs de la défense et de la finance malgré l'indépendance pendant sa présidence. Il indique qu'une « Main invisible » existe dans son gouvernement qui travaille contre ses projets et ses plans pour affronter la crise de la sécheresse. Il accuse les pays puissants de suivre un double standard, car ils mentionnent sans cesse la question des droits de l'homme pendant leurs rencontres avec Madiama. Mais les pays puissants représentés par leurs délégations proposent aussi à Madiama et son gouvernement d'acheter des armes modernes malgré le fait que le pays est en banqueroute. Madiama montre qu'il se voit comme un « otage » des pays puissants qui semblent le commander pendant les négociations et les rencontres officielles. En effet, le narrateur montre une critique du colonialisme et du néocolonialisme, car les pays africains affrontent des crises et ils sont dans une situation difficile à cause du colonialisme qui a changé leurs vies d'une manière irréversible. L'auteur nous montre aussi les effets du colonialisme et les problèmes auxquels les sociétés noires font face après des changements décisifs de leurs modes de vie.

Enfin, la mort de Toundi et la mort de Nafi sont inévitables, mais l'emprisonnement de Madiama est un choix. La mort de Toundi, par exemple, est causée par la torture qu'il reçoit pendant l'interrogation par Gosier-d'Oiseau et ses hommes. Par contre, la mort de Nafi arrive pendant les manifestations dans le château présidentiel après l'indépendance. Bien que le texte ne dise pas franchement qui tue Nafi, Andru et Latsouk informent le président que Nafi perd sa vie pendant la collision entre l'armée et les manifestants civils dans le château présidentiel. D'ailleurs, on peut dire que la mort

de Toundi est une mort du corps parce que le témoignage de Toundi est encore vivant chaque fois qu'un lecteur lit *Une vie de boy*. Le journal de Toundi est un bon exemple de la « décivilisée » des colonisateurs blancs en Afrique comme Aimé Césaire l'indique dans *Discours sur le colonialisme* chaque fois les colonisateurs emploient la violence excessive contre les colonisés. Mais le plus important est le fait que les mots de Toundi nous donnent une image de la façon dont la société autochtone noire pense et agit à cette époque-là. La présence de l'homme blanc change la mentalité de l'homme noir. Oyono, par exemple, indique dans *Une vie de boy* que l'homme noir a sa propre culture avant la période coloniale et que la perception de l'homme blanc arrive en Afrique ou dans la ville de Dangan en particulier à cette époque-là. Puis, l'homme noir représenté par Toundi commence à explorer le colonisateur blanc et sa « supériorité » quand il commence à fournir les services domestiques comme boy, cuisinier ou garde. Par contre, on voit que dans *L'ex-père de la nation* Sow Fall divise la société noire en deux classes. La première est la minorité où Madiama et son gouvernement monopolisent le pouvoir et la fortune. La majorité de la population représente la classe basse qui continue de souffrir de l'ignorance et de la famine. Madiama montre que l'homme noir représenté par le peuple demande la démission de son président à cause de la famine. De même, Sow Fall montre que l'homme noir représenté par Madiama et son gouvernement est aussi violent que le colonisateur blanc quand il est au pouvoir, ce qui implique que l'emploi de la violence excessive par le pouvoir est de la nature humaine pour assurer le contrôle de la sécurité et de la discipline. Elle montre aussi que la corruption existe partout, et non seulement chez le colonisateur. Mais la différence principale entre *Une vie de boy* et *L'ex-père de la nation*, est que Sow Fall présente l'homme noir au pouvoir pour la première fois, car il

est président, conseiller du président et ministre, ce qui montre clairement un développement énorme dans la mentalité de l'homme noir. Il se trouve au pouvoir après l'absence de l'homme blanc après l'indépendance. La transition de l'homme noir d'un homme traditionnel en un homme moderne a lieu grâce à l'existence de l'homme blanc en Afrique. Sans doute, que ce processus prend beaucoup de temps et d'efforts par l'homme blanc, mais l'homme noir a vu beaucoup de souffrance et de torture pendant ce temps-là. De plus, l'homme noir représenté par Toundi perd sa vie parce qu'il a l'assurance de l'homme blanc représenté par le Père Gilbert et le commandant. Autrement dit, Toundi ne doit pas avoir une confiance aveugle en l'homme blanc représenté par le commandant et sa femme, comme son journal nous montre sa démystification envers l'homme blanc, et la religion, car il devient conscient plus tard. Par contre, l'homme noir représenté par Madiama et son gouvernement échouent à réaliser les ambitions de son peuple et sa nation à cause de son conseiller Andru et ses ministres qui représentent aussi l'homme noir. De même, Madiama perd le pouvoir d'un coup d'état par l'armée qui représente aussi l'homme noir. Donc, l'échec de l'homme noir représenté par Madiama après l'indépendance est causé par les conséquences de la période coloniale. Même s'il n'est pas là physiquement, le spectre de l'homme blanc est là. Les pays africains se trouvent dans cette situation de crise à cause du colonialisme et le néocolonialisme. La crise de l'identité et de l'ambition chez les personnages autochtones est les conséquences de la période coloniale. Le colonialisme, en particulier est le temps où l'homme autochtone se trouve au service des colonisateurs comme un fait accompli. De l'autre côté, le néocolonialisme où l'homme autochtone se trouve en pouvoir après l'indépendance mais, sans avoir la capacité d'agir d'une manière

indépendante. Les deux textes montrent que l'homme autochtone pendant la période coloniale et après l'indépendance est encore suivant et pas indépendant.

Enfin, on peut voir la crise de l'identité de l'homme noir représenté par Toundi de deux côtés contradictoires. D'un côté pessimiste, où on peut voir la mort de Toundi comme la mort de l'identité de l'homme noir, car il ne réussit pas à affirmer à l'homme blanc qu'il existe et que sa vie est importante. De même, il ne réussit pas à montrer à l'homme blanc qu'il est un être indépendant et qu'il a une identité. De l'autre côté, on peut supposer que les mots de Toundi qui racontent l'histoire de l'homme noir qu'il représente est le recommencement de la lutte de l'homme noir pour avoir une identité indépendante. Par contre, l'échec de Madiama de mettre en place un exemple démocratique pour son pays est un échec de la nation. Le rôle de premier président dans l'histoire d'une nation, en particulier, est très important pour confirmer les principes de la démocratie. De la même manière, la transition pacifique du pouvoir entre la partie au pouvoir et les parties de l'opposition devient impossible. Mais le point le plus troublant dans l'échec de Madiama est que les officiers de l'armée pensent au pouvoir plus qu'ils pensent protéger le pays des hostilités extérieures. Enfin, le colonialisme est une époque qui est nécessaire pour que l'homme noir cherche son identité et pour qu'il profite de ses erreurs pendant cette recherche. De même, si le colonialisme européen n'existait pas en Afrique, est-ce qu'on pourrait imaginer l'homme noir représenté par Madiama et son gouvernement au pouvoir ? Sans doute, c'est difficile à imaginer parce que l'idée de l'indépendance, la nation et les élections démocratiques sont des idées européennes. Alors, il me semble que la période coloniale européenne en Afrique est une période qui mérite des études profondes pour mieux comprendre l'homme noir et ses ambitions, et

pour mieux comprendre les éléments qui ne permettent pas à l'homme noir de présenter un bon exemple de la démocratie dans les anciennes colonies françaises en Afrique après l'indépendance. Pour conclure, ces deux textes me semblent de bons exemples de la crise de l'identité de l'homme noir pendant le colonialisme, parce que *Une vie de boy* nous montre la souffrance identitaire de l'homme noir pendant la période coloniale, tandis que *L'ex-père de la nation* nous montre le manque de préparation de l'homme noir pour se guider après l'indépendance. L'objectif de Sow Fall est de montrer les difficultés que confrontent les pays africains après la période coloniale. L'arrivée de l'homme blanc a changé les vies des Africains de manière irréversible. Il n'est pas possible de retourner en arrière après l'indépendance. Les pays africains doivent faire face à de nouveaux problèmes. Il est parfaitement compréhensible qu'ils ne sachent pas comment réagir. Sow Fall et Oyono critiquent le colonialisme et la corruption qui existent chez les détenteurs du pouvoir. Un de grands buts de ces deux œuvres est de dévoiler des injustices et l'absence de l'égalité entre les colonisateurs et les colonisés dans *Une vie de boy* et entre l'homme noir en pouvoir et son propre peuple dans *L'ex-père de la nation*.

Works Cited

- Asaah, Augustine. "Un autre regard sur le pouvoir primordial 'rapports pères-enfants dans *Une Vie de boy* de Ferdinand Oyono." *Acta Iassyensia comparations* (2006). Internet : [http://litteraturacomparata.ro/Site Acta/Old/acta4/acta4_asaah.pdf](http://litteraturacomparata.ro/Site_Acta/Old/acta4/acta4_asaah.pdf) .
- Cabra, Amilcar. "National Liberation and Culture." *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory*. Eds. Patrick Williams and Laura Chrisman. New York: Columbia Press University, 1994. 53 – 65.
- Césaire, Aimé. *Discours sur le colonialisme*. Paris : Présence Africaine, 2004.
- "Colonialism" *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. <http://plato.stanford.edu/entries/colonialism/>. Accessed 10 August 2016.
- "Démocratie." *Le Robert Micro*. Paris : Dictionnaire Le Robert. 1998. 355.
- Ezike, Gloria Nneka. *Une Etude Thématique d'Une vie de boy de Ferdinand Oyono*. Diss. Université D'Ilorin (2011). <http://www.etudier.com/dissertations/Une-Vie/503720.html>. Accessed 04 Septembre 2016.
- Fanon, Frantz. "On nation culture." Trans. Philcox, Richard P. *Critical Theory: A Reader for Literary and Cultural Studies*. Ed. Robert Dale Parker. Oxford: Oxford University Press, 2012. 627 – 44.
- Faye, Diao. "*Une vie de boy* de Ferdinand Oyono : Quelques Indices de Préjuges Raciaux Dans les Rapports Entre Colonisateurs et Autochtons du Cercle de Dangan". Lien 2008. Internet: <http://fastef.ucad.sn/Lien11/diaofaye.pdf> . Accessed 10 September 2016.
- Miller, Mary-Kay. "Aminata Sow Fall's *L'ex-père de la nation*: Subversive Subtexts and the Return of the Maternal." *Postcolonial Subjects: Francophone Women Writers*, Ed. Mary Jean Green et al. 2nd edition. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1996. 98–112.
- Moruwawon, Babatunde Samuel. "The Trauma of Colonialism in Ferdinand Oyono's *Une vie de boy*." *Michigan Sociological Review* 26 (2012): 42-57.
- Oyono, Ferdinand. *Une vie de boy*. Paris : Julliard. 2013.
- Snow Fall, Aminata. *L'ex- père de la nation*. Encre noire 43. Paris : L'Harmattan, 2014.

